

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 12. — DÉCEMBRE 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 4 fr.

SOMMAIRE

A nos lecteurs et lectrices, p. 705. — Les Bibles (*suite*), GRIMARD, p. 706. — Conférences de M. L. DENIS, p. 719. — Victorien Sardou, ALGOL, p. 723. — La mort n'existe pas (*suite*). — Florence MARRYAT, p. 730. — La mission du Spiritisme au xx^e siècle, Général FIX, p. 735. — Curieux cas de télépathie, p. 739. — La Religion et le Spiritisme, P. VERDAD-LESSARD, p. 739. — Notes manuscrites d'Allan-Kardec, p. 742. — Souscription au monument Noeggerath, p. 751. — Ce que l'on voit dans le verre d'eau (*suite*), J. OUISTE, p. 751. — Nécrologie, p. 756. — Comment on devient Spirite, p. 757. — Communiqué, p. 758. — Bibliographie, p. 759. — Desiderata, p. 765. — Table générale des matières, p. 766.

PARIS
BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

AVIS IMPORTANT

Avec ce numéro prend fin l'abonnement 1908. — Les abonnés étrangers voudront bien, au reçu de ce numéro, nous envoyer leur souscription pour 1909 afin que nous soyons fixé sur notre tirage de janvier. Les abonnés de France auront jusqu'au 25 décembre pour nous faire parvenir leur adhésion.

Le Bulletin de souscription joint à ce numéro devra nous être retourné rempli et signé.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 51 premières années, 1858 à 1908, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 à 1908 (16 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSÉ, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 12.

1^{er} DÉCEMBRE 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

A NOS LECTEURS ET LECTRICES

Comme chaque année, à l'entrée de l'hiver, nous avons, de la part de « malheureux intéressants », de nombreuses demandes de vieux vêtements. Nous venons demander à tous ceux qui lisent la *Revue* de bien vouloir, si la chose leur est possible, nous envoyer en port dû des vêtements, chaussures ou linge pour homme, femme ou enfants, dont ils pourraient se débarrasser au profit de braves gens qui en ont un réel besoin.

Les Bibles

(Suite) (1).

L'ISLAMISME

De l'Asie nous sommes allés en Perse, de la Perse nous sommes remontés dans la Grèce, nous voilà maintenant en face de l'Arabie... Entrons-y pour y poursuivre nos recherches. — Et nous voici en plein Islamisme.

— L'Islamisme ! mais est-ce donc une religion sérieuse et qu'y trouverons-nous ?

— Il nous arrivera ce qui arrive aux chercheurs d'or qui, tantôt, ne le trouvent que mêlé à d'autres métaux de bien moindre valeur, tantôt ne le rencontrent que sous forme de paillettes ou de pépites clairsemées dans des sables aurifères, tantôt, enfin, doivent l'extraire non sans peine de rares filons qu'enferment des gangues quartzesuses.

Nous, de même, nous devons extraire l'or que nous cherchons de gangues plus ou moins épaisses, mais du moins y trouvons-nous, au sortir du brillant et flottant Polythéisme de l'Hellade, le vigoureux, l'intransigeant Monothéisme de l'Arabie... et l'une des Bibles les plus catégoriquement formulées qui soient au monde : le *Coran*.

— Le Coran ! allez-vous dire sans doute, étrange Bible, en vérité !

— Étrange, soit ; mais avons-nous besoin de répéter que toutes les Religions sont plus ou moins sœurs et solidaires, quels que soient leurs rites et leurs dogmes, en ce sens que toutes sont des rameaux plus ou moins divergents du tronc primitif qui, toutes, s'étalant sur le monde et s'y développant suivant les coutumes, les mœurs et l'esprit des peuples respectifs, y témoignent de la conformité des communications que leur ont faites les Guides dont les rôles multiples mais analogues ont, pour objectif unique, la poussée des races humaines vers leur indispensable évolution.

Des cimes de l'Himalaya, comme des hauteurs du Thabor, des montagnes de la Galilée, comme du sommet de l'Olympe, du fond des forêts druidiques, comme des mornes étendues du désert... c'est toujours la même voix qui crie aux humanités : « Aplissez les sentiers du Seigneur qui vient vers vous, dans sa majesté, dans sa justice, dans sa miséricorde, dans son amour de Père pour tous ses enfants terrestres. »

Nous voici en Arabie, en Syrie. Au moment où le sixième siècle de l'ère

(1) Voir la Revue d'août à décembre 1907 et de janvier à novembre 1908.

chrétienne s'ouvre sur le monde, que se passait-il sur cette terre si belle ? Hélas ! en quels termes le dire ? Partout des guerres religieuses, partout des querelles brutales et sanguinaires, partout des haines farouches et implacables qui, se transmettant d'une génération à l'autre, isolaient les uns des autres les hommes, les clans, les tribus. En Arabie, particulièrement, régnait une idolâtrie féroce qui allait jusqu'à l'immolation d'êtres humains offerts en sacrifice aux idoles hideuses des temples... C'est en des festins de cannibales que hurlaient les prétendus adorateurs de la divinité... Est-il besoin d'ajouter que c'est dans une licence effrénée qu'avait disparu toute vie de famille, que s'étaient éteints tous sentiments dans les âmes oblitérées ?

Or, c'est dans cet enfer de luxure et de sang, où l'homme ivre de matière se ruait à toutes les fureurs de l'animalité, que naquit un enfant, à La Mecque, le 29 août, en l'an 570 de l'ère chrétienne. Son père était mort quelques semaines avant sa naissance. La veuve, au bout de peu d'années, suivit son mari dans la tombe, et c'est pourquoi cet enfant, doublement orphelin, qui reçut le nom de Mahomet, fut recueilli et élevé dans la maison de son grand-père, homme doux et bienveillant. Et comme ce dernier, lui aussi, mourut au bout de peu d'années, ce fut définitivement chez son oncle, Abutalib, homme loyal et de noble caractère, que le jeune orphelin grandit et demeura jusqu'à sa majorité.

Dès lors, furent entreprises par lui d'assez nombreuses excursions dans les pays d'alentour, où il voyageait comme agent commercial, et c'est dans ces pérégrinations, sans doute, que se mûrit l'âme honnête de ce jeune homme, au spectacle des scènes abominables qui se multiplièrent sous ses yeux, dans tout son entourage. A l'âge de vingt-quatre ans, nous le voyons, en Syrie, où il voyageait pour le compte de l'une de ses parentes qui lui avait confié la gestion de ses affaires, et c'est à son retour, que cette parente, nommée Khadtja, qu'avaient touchée sa fidélité, sa loyauté et la pureté de son cœur, lui proposa de devenir sa femme légitime, bien qu'elle fût plus âgée que lui de plusieurs années. Le jeune homme accepta et vécut avec elle dans les douceurs d'une parfaite union conjugale qui dura pendant vingt-six ans, au bout desquels mourut Khadtja, laissant son mari veuf, alors âgé de cinquante ans.

Mais, dans les quinze premières années de cette vie si paisible, en apparence, que de luttes dans son âme indécise et inquiète, que de tourments dans cette conscience insuffisamment évoluée qui, dans sa nuit sans étoiles, cherchait le pôle de sa vie, le mot de sa destinée ! Qui pourra jamais dire quels orages d'angoisses, quelles tortures d'agonie chassaient parfois le futur prophète dans le désert voisin de La Mecque, où se livraient en lui ces combats intérieurs que connaissent seuls les hommes inspirés par les Dieux ?

Tandis que, là-bas, tout au fond de la caverne où il s'est retiré, il médite,

s'interroge et prie avec une insistance passionnée.... d'où vient donc cette voix qui murmure à son oreille et lui répète sans relâche : « Au nom de Dieu, parle ! »

Lui, parler!... Parler aux hommes et que leur dire? Comment lui, l'ignorant, l'illettré, que nulle préparation n'a mis en mesure d'affronter une tâche pareille, pourrait-il se fier à cette voix intérieure qui l'appelle? N'étaient-ce pas son propre orgueil et son injustifiable suffisance qu'il confondait avec la voix d'un dieu imaginaire qui lui ordonnaient et quoi donc? de prêcher en son nom?...

Quinze années, nous l'avons dit, s'écoulèrent de la sorte, dans le rongement de ces doutes, dans les affres de cette agonie... lorsqu'une certaine nuit, tandis qu'il était étendu sur le sol de sa caverne, voici qu'une lumière « venue du ciel » rayonna autour lui, alors qu'une apparition glorieuse murmura ces mots : « Lève-toi, Prophète de Dieu, va par le monde et parle au nom du Seigneur. »

— Que proclamerai-je ? demanda-t-il.

Et l'ange, alors, l'instruisit relativement à la formation des mondes, à la création de l'homme, à l'unité de l'Être suprême, bref, lui indiqua la nature de l'œuvre qui lui était imposée lui ordonnant de quitter sa solitude et de parler à ses frères, les hommes, au nom du Seigneur son Dieu.

Sommes-nous dans la réalité, ne flottons-nous pas dans le vague domaine de la légende?... Mahomet entendit-il, ou crut-il entendre? Qui saurait le dire? Toujours est-il qu'hypothétique ou non, l'ordre fut exécuté.

Il se lève et court vers sa demeure, au seuil de laquelle il tombe défaillant.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il à Khadtja. Que suis-je pour entreprendre une tâche semblable?

— Va, lui répond d'une voix assurée l'épouse sage et de bon conseil. Tu as toujours été loyal et sincère, les hommes croiront à ta parole. Dieu ne trompe pas le serviteur qu'il a choisi. Écoute donc la voix ; obéis à l'appel. Et la voix de l'épouse convaincue et réconfortante rendit le courage à ce cœur d'homme qui défaillait devant la grandeur de sa mission.

Dès ce jour, ce n'est plus le simple et obscur Mahomet qui agit, c'est le Prophète de l'Arabie, l'homme qui fera de ce pays un état organisé, une puissance redoutée dont les légions porteront le flambeau de la science jusqu'en Europe, alors qu'il sera sur le point de s'y éteindre, et fonderont un empire compact aussi bien par la force de ses armes que par la fermeté de sa croyance en celui qui en fut le fondateur, l'inspirateur et le Prophète.

L'on peut affirmer, en effet, que parmi les prescriptions émanées de la bouche d'un homme, il n'en est pas une seule qui ait été plus fidèlement, plus passionnément observée que celles de l'auteur du Coran. Et si, comme le dit le philosophe anglais Bain, une croyance se justifie par la fidélité de

ses disciples, l'on peut juger ce qu'est la foi musulmane, en voyant quel héroïsme et quel mépris de la mort elle a inspirés à ceux qui la professent

Revenons à notre Prophète. Reprenons-le à l'heure où il vient d'accepter le rôle providentiel qui lui a été imposé. Il n'a encore qu'un disciple, sa femme. Ceux qui suivront seront ses parents les plus proches ; chose rare et significative pour un fondateur. Il est aisé de conquérir des disciples, dans une foule que peuvent séduire soit de miroitantes promesses, soit tels habiles discours savamment préparés à l'avance, mais être accepté comme prophète, par une fille, un gendre, un cousin et autres parents plus ou moins rapprochés, voilà ce qui se voit rarement... et c'est un triomphe que le Christ lui-même n'a pu remporter.

Seul, Abu-Talib, l'oncle de Mahomet, pour lequel, cependant, il fut le plus dévoué des protecteurs, s'abstint d'entrer dans sa nouvelle église.

« Fils de mon frère, lui dit-il, je ne peux abjurer la religion de mes pères mais par le Dieu suprême, tant que je vivrai, nul ne se risquera à l'attaquer. » Puis, se tournant vers Ali, son fils, le patriarche l'interrogea à ce sujet. « O père, répondit Ali, je crois en Dieu et en son Prophète et je suivrai celui-ci. — Soit, mon fils, dit Abu-Talib, il ne t'invitera à rien faire qui ne soit bien, c'est pourquoi tu es libre de l'attacher à lui. »

Pendant les trois années qui suivirent, Mahomet continua à méditer, à s'instruire, à se préparer par de nombreux entretiens avec les gens de son entourage qui, au nombre de trente, l'acceptèrent comme le vrai Prophète du Seigneur. Et c'est alors qu'encouragé par ces premiers succès, il fit son premier sermon public, lequel lui amena de nouveaux disciples gagnés par le flot de paroles qui sortaient de ses lèvres inspirées.

Mais voici que, suivant le cours habituel des choses en notre triste monde, ces succès furent suivis de revers proportionnels. A mesure que s'accroissait le nombre des nouveaux croyants, se manifestait, de proche en proche, une réaction des plus acharnées, parmi les ennemis du Prophète qui, faisant assaut de férocité, infligèrent les plus effroyables supplices aux nouvelles recrues du réformateur. Il nous répugne d'énumérer, même en en réduisant le nombre, les atrocités qu'inventaient les fanatiques tortionnaires, en ces siècles d'effroyable barbarie. Qu'il nous suffise de citer un fait unique, mais suffisamment suggestif.

Parmi les malheureux suppliciés, nous racontent les historiens, il y en eut un, entre beaucoup d'autres, dont on arrachait la chair, lambeaux par lambeaux. Et tandis qu'il râlait, dans les convulsions de l'agonie... et que ses bourreaux riaient : — N'aimerais-tu pas mieux, lui demandèrent ces derniers, sur un ton d'atroce ironie, que Mahomet fût à ta place et toi dans ta maison ?

— Dieu m'est témoin, répondit le mourant en ses derniers hoquets, que

je ne voudrais pas être chez moi, auprès de ma femme et de mes enfants, si Mahomet devait à ce prix être piqué par une seule épine.

Voilà quel était l'amour que le Prophète inspirait à ceux qui mouraient pour lui !

Toutefois, à la fin, la coupe déborda. Les disciples harcelés de la sorte et à bout de patience, se décidèrent à fuir et à chercher un refuge sur une terre moins inhospitalière. Or, voici en quels termes ceux qu'il avait arrachés au mal parlaient de ce Prophète, énumérant tous les bienfaits dont ils lui étaient redevables :

« O roi, déclara l'un des délégués envoyés auprès du chef d'un gouvernement étranger pour lui demander aide et protection, nous étions plongés dans les profondeurs de l'ignorance et de la barbarie, nous adorions des idoles et dévorions parfois les corps des victimes sacrifiées, nous méprisions tout sentiment d'humanité et ne connaissions que la loi du plus fort... quand Dieu fit surgir, parmi nous, un homme dont nous connaissions la naissance, l'honnêteté et la pureté. Il nous révéla l'unité d'un Dieu suprême, nous interdit le culte des idoles, nous défendit de mal parler des femmes et de dilapider les biens des orphelins, nous enjoignit de toujours dire la vérité, d'être fidèles à nos serments, de respecter les droits de nos voisins, de répandre des aumônes et de faire des prières... et c'est pourquoi nous avons cru en lui et avons accepté ses enseignements. »

Un mot sur la vie privée de cet homme extraordinaire. Quelle était sa conduite, quand il sentait avoir commis quelque faute répréhensible ?

Un jour qu'il s'entretenait avec un homme riche et qu'il désirait gagner à sa cause — car gagner les riches et les puissants, c'était assurer la vie des pauvres qui l'entouraient — un aveugle vint à passer et s'écria : « O Prophète de Dieu, enseigne-moi la voie du salut ! » Mais le Maître ne l'écouta point, occupé qu'il était de causer avec l'homme de haute naissance. Pourquoi ce mendiant venait-il l'interrompre ? Cependant l'aveugle qui ne pouvait se rendre compte de sa fâcheuse interruption, s'écria de nouveau : « O Prophète enseigne-moi la voie ! »... et le Prophète, fronçant le sourcil, s'éloigna sans répondre.

Le lendemain, un message de ses Guides spirituels lui fut adressé. Ce message, il eût pu le passer sous silence et le cacher à tout jamais ; mais non, lui-même il l'inséra dans son Coran, et voici en quels termes :

« Le Prophète « a froncé le sourcil » et s'est éloigné de l'aveugle, parce qu'il s'approchait de lui. Mais comment pouvais-tu savoir, lui demanda l'Esprit, si ce mendiant ne pouvait être purifié de ses péchés et s'il devait être repris ? L'homme riche, tu le reçois respectueusement, mais celui qui vient à toi, cherchant sérieusement son salut, tu le repousses. De quel droit as-tu agi de la sorte ? »

Et cette réprimande venue d'en haut porta ses fruits, il n'en faut pas douter, car par la suite, alors que le Prophète rencontrait l'aveugle, il le traitait avec le plus grand respect disant : « Qu'il soit le bienvenu, cet homme à l'occasion duquel mon Dieu m'a réprimandé. » Et par deux fois, il le nomma gouverneur de Médine.

Tel était le Prophète de l'Arabie, ce grand honnête homme qui, sévère autant pour lui que pour les autres, ne s'épargnait pas à l'occasion des paroles de blâme. Mais c'est bien vainement qu'il édifiait, par sa conduite austère et droite, tous ceux qui savaient l'apprécier, ses ennemis implacables ne désarmaient pas et ne cessaient de le poursuivre de leur haine et de leur jalousie, lui et les siens, si bien que ses plus fidèles disciples pourchassés, persécutés sans relâche et finalement poussés à bout, s'enfuirent de tous côtés, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un seul auprès de lui... plus son oncle, Abu-Talib qui, bien qu'il ne se fût jamais joint à lui, ne l'en protégeait pas moins avec le plus grand courage.

— O fils de mon frère, lui dit-il un jour, crois-moi, laisse là ton œuvre, abandonne cette cause désespérée.

— Non, mon oncle, répondit résolument Mahomet, alors même que mes ennemis mettraient le soleil dans ma main droite et la lune dans ma main gauche, pour me forcer à renoncer à mon œuvre, je ne m'en désisterais pas avant que Dieu ne me manifeste sa volonté ou que je ne périsse dans l'entreprise... Et alors, son cœur étant brisé de voir son seul protecteur se détourner de lui, Mahomet couvrant son visage de son manteau pour cacher sa souffrance, s'éloigna tristement sans ajouter un mot... « Mais non, mais non, lui cria son oncle, arrête ! Dis ce que tu voudras ; par le Seigneur, je le jure, je ne t'abandonnerai jamais ! »

Et voilà que s'ouvrit alors la triste année des deuils. Son oncle meurt, son protecteur bien-aimé, et puis, perte plus douloureuse encore, c'est Khadtja, la femme fidèle et si chère qui le quitte après vingt-six années d'un bonheur ininterrompu.

Désormais seul, le Prophète essayait, de temps à autre, de faire quelques conversions parmi les commerçants qui visitaient La Mecque, ainsi que le prouve un document qui a été conservé. C'était un engagement pris par six nouveaux convertis. « Dieu seul est Dieu, déclarent les contractants ; nous ne volerons pas, nous ne commettrons pas d'adultères, nous ne tuons pas nos enfants — quelle échappée sinistre nous ouvre, sur les horreurs d'alors, cette étrange déclaration ! — nous obéirons au Prophète en tout ce qui est bien et lui serons fidèles, dans le bonheur comme dans l'adversité. »

En dépit de ces conversions plus ou moins nombreuses, de sombres nuages s'amoncelaient silencieusement sur la tête du Prophète méconnu. Il ne

restait plus auprès de lui, nous l'avons déjà dit, qu'un seul et dernier fidèle, le vieux Abu-Bakr, et c'est avec lui que Mahomet prit le parti de s'enfuir.

Il n'était que temps, du reste, de prendre ce parti définitif. Ses ennemis, levant le masque, l'avaient un jour enfermé dans une petite maison, où des assassins apostés devaient l'égorger dans la nuit suivante. Il leur échappa, toutefois, en se sauvant par une fenêtre mal assujettie... Ce fut en l'an 622, date mémorable, que fut effectuée cette fuite, cette *Hijra* ou Hégire, où Mahomet quitta La Mecque pour toujours.. Mais ce fut aussi de cette année que date l'ère musulmane.

— Nous ne sommes plus que deux, dit le vieil Abu-Bakr tout tremblant.

— Non, répondit le Prophète, nous sommes trois, car Dieu est avec nous.

Oui, il faut bien le croire que Dieu est avec eux, car dès son arrivée à Médine, Mahomet fut le bienvenu. Là, recommencent à se grouper autour de lui une foule de fidèles qui l'acclament avec enthousiasme et font de lui le gouverneur du royaume. Il était urgent, certes, que des secours lui parvinssent, car ses ennemis de La Mecque qui avaient mis sa tête à prix, s'étaient lancés à sa poursuite. Mais le Prophète n'était plus seul. Devant les hordes d'assassins, s'étaient dressées les troupes du nouveau roi, bien résolues à le défendre, bien qu'inférieures en nombre à celles des adversaires. C'est à Badr que s'abordèrent les deux armées avec des chances bien inégales.

« O Seigneur, s'écria le Prophète, si cette petite troupe doit périr, il n'y aura plus personne pour t'offrir le culte qui t'est dû. »

La lutte s'engagea furieuse et désespérée, mais l'on eût dit que des Puissances invisibles combattaient avec les partisans de Mahomet. Des tourbillons de sable brûlant, soulevés par le vent du désert, vinrent aveugler les assaillants qui, suffoqués par la trombe mortelle, reculèrent puis se dispersèrent en désordre. La victoire des Musulmans fidèles fut éclatante et Mahomet définitivement accepté fut proclamé « Prophète du Seigneur ».

Ce fut pour la première fois que Mahomet fit couler le sang, y étant contraint par la nécessité d'une défense légitime. Il avait été, jusqu'alors, si bon, si doux, si enclin à pardonner toute offense, que ses ennemis le qualifiaient injurieusement du titre « d'efféminé », qu'on a pu s'étonner de son attitude toute nouvelle. Mais tout n'était-il pas changé autour de lui? Il n'était plus, désormais, l'homme simple d'autrefois, c'était le gouverneur d'un royaume, c'était un chef d'armée auquel s'imposait le devoir de défendre, en face de féroces agresseurs, le peuple des disciples fidèles qui, jusqu'au dernier, seraient morts pour lui si la victoire ne s'était déclarée en leur faveur.

Après cette victoire, du reste, il sévit dans les mesures les plus modérées. Deux hommes seulement furent passés par les armes et, contrairement aux coutumes arabes, les prisonniers, par l'ordre du vainqueur, furent traités avec bienveillance.

Mais hélas ! les tribulations de la secte nouvelle ne touchaient pas encore à leur fin. Il survint encore des années de lutttes, de discordes et de querelles parmi les fidèles eux-mêmes, où s'étaient faufilez quelques-uns des anciens ennemis.

En ces tristes jours, se passa une scène touchante que nous racontent les historiens. Une bataille avait eu lieu, bataille victorieuse après laquelle fut partagé le butin. Mais il arriva que ceux qui avaient été le plus longtemps fidèles au Prophète n'eurent pas leur part de pillage, d'où plaintes et récriminations portées à Mahomet, lequel répondit aux mécontents par les paroles suivantes :

— « Je suis informé, Ansârs, des discours que vous avez entre vous. Lorsque je vins parmi vous, vous erriez dans les ténèbres et le Seigneur, par moi, vous a indiqué quelle est la bonne voie qu'il faut suivre : Vous souffriez et il vous a rendus heureux. L'inimitié régnait entre vous et il a rempli vos cœurs d'amour fraternel. N'est-ce pas exact ? Dites-le.

— « En vérité, répondirent les délégués, tout s'est passé comme tu le dis.

— « Eh bien, si vous me disiez maintenant, tu es venu à nous pourchassé comme l'eût été un imposteur et nous avons cru en toi. Tu es venu pauvre et proscrit et nous t'avons donné asile et t'avons consolé dans tes chagrins, je m'empresserais de vous répondre que vos paroles sont véridiques. Puisque c'est par de telles attaches que nous sommes liés ensemble, puisque nous savons, d'autre part, vous et moi, que c'est d'en haut que viennent les bénédictions, pourquoi vos cœurs se troublent-ils au sujet des biens périssables de ce monde ? Pourquoi ne souffrez-vous pas que d'autres aient obtenu quelques troupeaux, alors que nous avons pu regagner nos foyers et y vivre tranquille et heureux.

« Au nom de Celui qui tient ma vie entre ses mains, je jure de ne jamais vous abandonner. Lors même que toute l'humanité s'engagerait sur une route et vous sur une autre, en vérité je vous y suivrais... et c'est sur vous et les enfants de vos enfants que j'appelle les bénédictions du Seigneur. »

En entendant ces paroles, ils pleurèrent, les rudes guerriers, si bien que « les larmes coulaient sur leur barbe », dit l'un de ses chroniqueurs, si bien qu'ils répondirent, émus et repentants : « Oui, Prophète de Dieu, nous sommes satisfaits de notre lot. »

C'est ainsi que se succédèrent les événements, pendant une dizaine d'années, encore, au milieu des fluctuations diverses auxquelles sont soumises les choses humaines... lorsque arriva la fin. Mahomet ayant accompli sa tâche, tomba en de fréquentes défaillances. Puis, vint un jour où l'on comprit que s'approchait l'heure suprême. On l'avait transporté dans la mosquée, où vu sa faiblesse on dut le maintenir debout pendant quelques instants... et lui se sentant mourir prononça ces quelques mots : « Musulmans, si j'ai

fait du tort à l'un quelconque d'entre vous, me voici prêt à le réparer, car tout ce que je peux posséder vous appartient. »

L'un des assistants ayant déclaré qu'il lui était dû « trois dirhems » fut immédiatement remboursé. Ce fut la dernière dette dont Mahomet devait s'acquitter sur la terre. Telle fut aussi la dernière visite qu'il fit à la mosquée. On le rapporta chez lui ; on l'étendit sur sa couche, où d'une voix défaillante, simple murmure à peine perceptible, il adressa au ciel sa dernière prière.

Ce fut à Médine, le 6 juin 632, c'est-à-dire à l'âge de soixante-deux ans, que le Prophète s'endormit ainsi paisiblement, abandonnant son corps usé, pour s'en aller là-haut, dans un monde supérieur, d'où il devait diriger les destinées de la religion qu'il avait fondée.

Noble vie que la sienne, si simple, si bienfaisante... et si humble ! « Lui-même, il raccommodait ses vêtements usés, nous racontent ses biographes, lui-même remettait des clous à ses vieilles chaussures... alors que des milliers de croyants s'inclinaient devant lui comme devant l'un des vrais Prophètes qu'avait suscités le Seigneur. »

C'est maintenant, ici, que s'élèvent les voix des critiques plus ou moins acerbes, des moralistes plus ou moins malveillants et généralement peu documentés. Ce qu'on lui reproche, tout d'abord, c'est d'avoir, dans un âge déjà avancé, épousé « neuf femmes » — chose assez étrange à la vérité — mais à laquelle répondent les défenseurs. Eh quoi ! s'écrient ces derniers, peut-on prétendre que cet homme qui, à l'âge de vingt-quatre ans, avait épousé une femme de beaucoup son aînée et à laquelle il demeura fidèle pendant vingt-six ans, que cet homme, à l'âge où les passions sont amorties, sinon complètement éteintes, ne se soit si souvent remarié que sous les incitations d'une sensualité exclusivement charnelle ? Et si, d'autre part, l'on songe que les divers mariages qu'il contracta n'eurent d'autre but que de resserrer, par les uns, ses alliances avec son peuple et que de subvenir, par les autres, aux besoins pressants de protection que réclamaient quelques-unes de ces femmes pauvres et délaissées... ne sera-t-on pas amené à atténuer, dans une large mesure, les reproches qui lui ont été adressés ?

Autres incriminations non moins graves, au sujet de prétendues préventions injurieuses que Mahomet aurait affichées à l'égard des femmes. N'enseignait-il pas, disent ses accusateurs, que les femmes n'ont pas d'âmes ? — Pure calomnie que ces gratuites insinuations. Ne suffit-il pas, pour le prouver, de citer quelques passages de son Coran ? « Quiconque fait le mal, déclare-t-il sera puni, mais quiconque accomplira de bonnes actions, qu'il soit homme, ou femme, sera admis au Paradis. » — « Les vrais croyants musulmans, de quelque sexe qu'ils soient, qui sont humbles, véridiques, charitables, chastes et pensent souvent à Dieu... à ceux-là tout son pardon et ses récompenses. »

— « Les âmes des hommes sont naturellement portées à la convoitise, mais si vous êtes bons envers les femmes et craignez de leur faire du tort, Dieu saura bien reconnaître comment vous agissez. »

— C'est fort bien, ripostent les censeurs irréductibles, mais la polygamie... Ne voilà-t-il pas l'ineffaçable maculature de l'Islamisme ?

— « Soit, répond l'un des défenseurs du Prophète incriminé — et ce défenseur est une femme — mais que l'on nous avoue donc comment vivent ceux-là même qui formulent ce reproche. Songent-ils que cette loi musulmane fut donnée à un peuple plongé dans la plus grossière licence, licence qui fut réduite par cette loi même, vu la défense d'avoir plus de quatre femmes ? Ces mœurs ne règnent-elles pas dans la plupart des civilisations de l'ancien monde ? Ne voyons-nous pas, dans l'ancien Testament, que l'ami de Dieu, le saint Abraham, était un polygame à qui nul ne reprochait ce mode d'existence, et ce qui est bien plus fort encore, c'est que le nouveau Testament, lui-même, ne défend pas la polygamie, si ce n'est pour l'évêque, de qui seul il est dit que cet homme doit être le mari d'une seule femme. Qui sont donc les hommes qui jugent avec le plus d'intransigeance les mœurs orientales ? Ce sont les Occidentaux ; or ceux-là oseront-ils dire qu'il y a monogamie chez eux, alors qu'à l'épouse légitime ils se permettent si allègrement d'annexer des maîtresses supplémentaires ? Et ne peut-on se demander si, dans la balance de la justice, le polygame oriental qui garde, protège et nourrit ses épouses, ne pèse pas d'un poids plus lourd que le prétendu monogame de l'Occident qui prend une femme par caprice passager et la jette à la rue quand s'est assouvie sa fantaisie toute charnelle. Déclarons hautement que la polygamie est chose mauvaise, mais que le chrétien ait la pudeur de ne pas reprocher à ses frères un péché dont lui incombe la plus grosse part de responsabilité. »

Arrivons maintenant à l'examen de la doctrine elle-même du Prophète et pour cela parlons du Coran, la Bible musulmane.

C'est un livre fort étrange que ce Coran, bizarre dans sa forme, autant qu'incohérent dans l'ordonnance de sa composition. L'on ne saurait, du reste, s'en étonner, alors que nous savons par les bibliographes comment ce recueil a vu le jour. L'on nous dit bien, et Mahomet lui-même s'en porte garant, qu'il est venu du ciel, « feuillet par feuillet »... Mais quels feuillets étranges, s'il faut en croire ceux qui nous racontent la genèse de cet extraordinaire monument. Ne nous déclarent-ils pas que, sous le règne d'Abou-Bekr, l'un des secrétaires les « mieux qualifiés » de Mahomet fut chargé de mettre en ordre et de rédiger le recueil sacré et que ce secrétaire recueillait, sans choix ni discernement, toutes sortes de fragments épars et écrits... oh l'on ne saurait imaginer sur quoi — sur des feuilles de palmier, sur des lamelles de pierres blanches, sur des morceaux de cuir et d'étoffe, bien mieux

encore, sur des omoplates de brebis... et, qu'en fin de compte, il s'en référa, pour la reconstitution de certaines traditions flottantes, à la mémoire de divers disciples qui naturellement ne les lui transmirent qu'avec de nombreuses variantes.

Faut-il s'étonner, dirons-nous encore, de l'agglomération illogique de toutes sortes de matières dans un même chapitre, du vague que l'on trouve dans les dispositions législatives, non moins que dans les préceptes religieux, des fatigantes répétitions, des contradictions les plus déconcertantes — tout cela, n'est-il pas l'inévitable conséquence du mode de formation dont nous venons de parler ?

Il n'en est pas moins vrai que le Coran renferme d'excellents préceptes sur la pratique des vertus indispensables : humilité, loyauté, désintéressement, reconnaissance, pardon des injures, autant de nobles qualités à la pratique desquelles le Coran promet, pour récompense, l'entrée des croyants dans un monde supérieur. Cette morale est visiblement tirée de celle que l'on retrouve dans les évangiles de la Bible hébraïque dont plusieurs prêtres chrétiens et rabbins juifs avaient donné connaissance au Prophète de l'Islam.

Nous avons parlé des incohérences et des illogismes qui déparent son Coran, attestation que justifient les constatations suivantes : les premiers chapitres sont très longs, les suivants plus courts, tandis que les derniers ne contiennent que quelques versets. Cette différence provient, sans doute, de ce que le rédacteur, après avoir réuni dans les premiers tous les passages qui semblaient se rattacher les uns aux autres, réserva, pour la fin, des fragments isolés qui lui étaient parvenus trop tard. — Les détails miraculeux que renferme le recueil ne sont évidemment que le produit de croyants enthousiastes et que Mahomet, sans les avoir inventés, laissa propager dans les foules superstitieuses.

Quant à la doctrine religieuse ésotérique, elle se résume en quelques points précis. En premier lieu, vient l'unité absolue de Dieu, doctrine qui se retrouve dans toutes les grandes religions primitives. Pour Mahomet, Dieu est évidemment le Logos suprême dont « le trône s'étend par-dessus les cieux et la terre qu'il maintient dans l'être, sans que cela lui soit une charge. »

Puis vient, par rang d'ordre, la foi en tous les Prophètes de Dieu, sans distinction aucune. « Dites : nous croyons en Dieu et en ceux qu'il nous a envoyés, depuis Abraham, Isaac et Jacob, jusqu'à Moïse et Jésus. » « Ainsi, ajoute-t-il, n'intentez aucune querelle aux autres religions, bien qu'elles puissent être idolâtres. Toutes comparaitront au dernier jour devant Dieu et c'est lui qui leur expliquera leur désaccord, car tous, et c'est la grande parole, « nous retournons tous à Dieu. »

Dans la religion exotérique, nous trouvons la croyance aux anges. Les archanges d'abord gouvernant immédiatement après Dieu, puis les « Rapporteurs » — les Seigneurs du Karma, ou peut-être les anges gardiens, à moins que ce ne soit les Dévas des Indous — puis, enfin, les Esprits d'ordre inférieur, à savoir les Djinns — que les occultistes appellent les Élémentaux... Autant d'analogies avec les religions asiatiques.

Arrivons, maintenant, à la partie éthique de l'Islamisme comprenant les devoirs individuels. Le premier et le plus important est la droiture. « Ce n'est pas de la droiture, dit le Coran, alors que, dans vos prières et génuflexions, vous tournez votre visage vers l'est et puis l'ouest. La vraie droiture est dans le cœur de celui qui croit en Dieu, aux Anges, aux Écritures et aux Prophètes, qui donne de l'argent aux orphelins, aux pauvres et aux étrangers, qui tient ses engagements et demeure patient et résigné dans ses épreuves... c'est celui-là qui craint véritablement Dieu, lui obéit et l'aime et est béni par lui... car la véritable fortune de l'homme, dans l'autre vie, c'est le bien qu'il a fait à ses semblables dans celle-ci. »

Après la morale et l'éthique, vient la philosophie, c'est-à-dire le haut idéal que se firent de leur mission Mahomet et ses successeurs les plus remarquables. Certes, dans l'Islamisme moderne, il y a bien des choses à reprendre, voire même à déplorer, mais l'on ne saurait trop exalter son état d'âme aux jours où sa pensée évoluait dans la pureté de sa puissante initiative.

« Acquérez la science, ordonnait le Prophète dans un de ses sermons les plus impératifs, car celui qui l'acquiert dans la voie du Seigneur accomplit un acte de piété, en même temps qu'il fait l'aumône la plus riche, quand il la répand sur ceux qui l'entourent. La science nous montre le chemin du ciel ; elle est notre amie dans le désert, notre consolatrice dans nos tristesses et nos deuils »... et après une longue énumération des bienfaits dont nous lui sommes redevables, il ajoute ce mot étrange et saisissant : « L'encre de l'érudit a plus de valeur que le sang du martyr. »

Voici, d'autre part, quelle définition donnait de la science Ali, le beau-fils de Mahomet : « La lumière du cœur est son essence, la vérité son principal objet, la raison son juge, Dieu son inspirateur, et les paroles de l'homme... son instrument. »

Pendant un siècle entier, les disciples d'Ali se consacrèrent aux travaux de l'esprit, tandis que l'autre moitié du monde musulman était en combats continuels, volant de conquête en conquête. Et c'est après ces cent années d'études, que commença l'œuvre réelle de l'Islam... et quelle œuvre ! Du VIII^e au XIV^e siècle, c'est la main musulmane qui tient le flambeau de la science. Ils subjuguèrent les peuples, ces réformateurs, mais dans les pays conquis ils fondent des écoles, des universités. Celles du Caire en Égypte, de

Bagdad en Turquie d'Asie, de Cordoue au fond de l'Espagne, s'élèvent sous la bannière flottante du Prophète. L'Europe chrétienne afflue vers l'Andalousie, pour y apprendre des maîtres musulmans l'astronomie oubliée, la chimie simplement entrevue, les hautes mathématiques inconnues. C'est aux Arabes que l'on doit l'invention du télescope, ce sont eux qui indiquent les dimensions de la terre, qui créent une nouvelle architecture, enseignent l'agriculture scientifique. Les audacieuses investigations de leurs philosophes plongent dans l'essence même de l'Être suprême, ils proclament l'Unité dans laquelle se révèle l'identité de l'esprit humain avec l'esprit divin. — Qui saurait dire quelles auraient été les destinées de l'Europe, si Charles Martel n'avait refoulé vers l'Espagne les Sarrasins qui peut-être nous apportaient la lumière ?...

Toute religion renferme des ferments de mysticisme. L'Islamisme avait les siens et ce fut Ali et ses disciples qui en furent les révélateurs. Dans l'année qui suivit la fuite de La Mecque, une quarantaine d'hommes s'unirent autour du Prophète en une communauté d'ascètes. Ce fut le germe du Sufisme, le rayon mystique de l'Islam. Les Sufistes enseignent qu'il n'y a rien en dehors de Dieu et que tout l'Univers n'est que le miroir qui le reflète. Ils enseignent encore qu'il n'y a qu'un amour, l'amour de Dieu qui renferme tous les autres. Ils proclament enfin que Dieu seul est l'Être véritable et que tout le reste est le non-être, et enfin que « l'homme, qui est Dieu lui-même, peut, par l'illumination, s'élever du non-être à l'Être et retourner vers le Foyer d'où il est sorti ».

N'est-ce pas par une prescience de cette illumination, qu'au ^{xiii}^e siècle le Sufisme enseignait le dogme de l'évolution que Darwin ne découvrit qu'au ^{xix}^e siècle ? — Voici en quels termes fut exprimée cette notion prophétique :

« Je mourus dans un minéral et devins une plante.

« Je mourus dans la plante et réapparus dans un animal.

« Je mourus dans l'animal et je devins un homme.

« Pourquoi, dès lors, craindrais-je rien ? Suis-je jamais devenu moindre en mourant ?

« La prochaine fois, je mourrai dans l'homme, afin que puissent pousser les ailes de l'ange.

« De la condition de l'ange, je chercherai encore à m'élever.

« Toutes choses périront sauf la face du Seigneur.

« Une fois, encore, je prendrai mon vol au-dessus des anges.

« Je deviendrai ce que l'imagination ne peut concevoir.

« Laissez-moi donc devenir rien, car la corde de la harpe crie en moi : En vérité, nous retournerons à Lui. »

Tel est le mysticisme de l'Islam. Puisse-t-il s'en inspirer encore, car ce

mysticisme, hélas ! n'existe plus de nos jours. — Le fanatisme seul a survécu (1).

Lorsque l'Islam, ajoute M^{me} Annie Besant — dont nous avons à larges traits résumé l'article qu'elle a consacré à l'histoire du Mahométisme — il sera prêt à se rattacher par un amour fraternel aux autres religions sœurs de la sienne.

Aimons notre propre religion, mais que cet amour, dépourvu de toute égoïste prétention, ne nous empêche pas de respecter la foi des autres croyants. Mahomet, le Christ, Bouddha, Krishna, Zoroastre, font partie de la même grande Loge ; ce sont les gardiens et les guides des nations et des humanités. Puisse le Dieu d'amour rétablir la paix entre tous ses enfants !

Que nous l'appelions Mahadéva, Vishnou, Allah ou Père, qu'importe ? Il n'y a qu'un seul Dieu et c'est en Lui que nous vivrons à jamais... Ne sommes-nous pas tous membres de la grande famille divine ?

Voilà ce que déclare et affirme la Bible du Prophète de l'Islam.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

Conférences de M. Léon Denis

La conférence de Lyon, organisée par les deux fédérations spirite et spiritualiste lyonnaises réunies, a eu lieu le dimanche 25 octobre, dans le grand amphithéâtre du palais des Arts, gracieusement accordé aux spirites par la municipalité. La salle, qui contient 1200 personnes, était comble. Plus de 300 personnes n'avaient pu y trouver place.

M. Léon Denis était entouré de M. le D^r Bonaymé, Henri Sausse, H. Bouver et des représentants des deux fédérations, unis dans une même pensée de concorde, d'entente commune. Leur présence, a dit l'orateur en commençant, donne à cette réunion un caractère d'importance exceptionnelle. Il en fait presque une solennité et le conférencier exprime l'espérance que cette journée sera le signal d'une nouvelle ère et d'un plus grand essor du spiritisme à Lyon. Il traite ensuite, suivant l'expression employée sur les invitations, « avec sa maîtrise habituelle », le grand *Problème de l'Au-delà*, et est, à plusieurs reprises, chaleureusement applaudi par la nombreuse assistance.

(1). Nous lisons dans les journaux la note suivante :

Environ 250.000 Mahométans du Pendjab, l'une des provinces du royaume de Lahoare, ont été atteints de la peste, pour avoir, par fanatisme, refusé d'évacuer des villages pestiférés. Le Gouverneur fait distribuer une déclaration de docteurs musulmans affirmant que le Coran prescrit aux croyants de quitter les lieux infestés.

Voici en quels termes humoristiques la *Dépêche de Lyon* rend compte de cette conférence :

La *Dépêche de Lyon*, en date du 30 octobre :

Que faire, le dimanche, lorsqu'il neige et que le coin du feu vous attriste ? Il faut suivre les conférences. Pas de dimanche lyonnais sans conférence. Celle de M. Léon Denis, fut, cette semaine, particulièrement écoutée. Au matérialiste spectacle de l'Alcazar, l'attraction éminemment spiritualiste du palais Saint-Pierre offrit un contraste saisissant.

M. Léon Denis est spirite. Les mystères de l'au-delà n'ont que peu de secrets pour lui, car il cause aisément avec les esprits et cause d'eux plus aisément encore. Il devait venir à Lyon avec le colonel de Rochas, qui est quelque chose comme le général des spirites, mais le colonel de Rochas, retenu dans l'en-deçà par une indisposition subite, s'excusa par une lettre fort digne et pleine de beaux enseignements. M. Léon Denis se chargea bien de parler pour deux et, durant une grande heure et demie, devant un nombreux auditoire de croyants et de sceptiques, il évoqua l'invisible.

Que de choses il apprit aux profanes qui étaient dans l'assistance. Quant à moi je ne perdis point ma journée. Je sus bien vite que le spiritisme devait réconcilier sous peu la science avec les religions.

« De toutes parts, affirme l'orateur, les savants viennent à nous. Nous avons déjà William Crookes et Olivier Lodge, en Angleterre. Voici qu'en France, le professeur Richer et qu'en Italie l'illustre Lombroso, classent le spiritisme expérimental parmi leurs sujets d'étude. Que de chemin parcouru depuis les premiers essais d'Allan Kardec ! »

Puis M. Léon Denis nous cite, l'*Écho du Merveilleux* en main, une quantité de « faits cruciaux » et d'expériences décisives, en face desquelles le doute n'est plus permis. « Le monde visible et le monde invisible, s'écrie-t-il, dans une enthousiaste péroraison, sont aujourd'hui bien près de se rejoindre et de se connaître. Ce sont comme deux équipes d'ouvriers qui, le pic en main, vont perçant un tunnel, à la rencontre l'un de l'autre. La cloison qui les sépare s'amincit chaque jour. De chaque côté l'on entend les coups de pioche portés de l'autre côté. Bientôt la voie sera faite, et, par dessous la mort, les deux parties de la vie s'embrasseront... »

Tous les spirites de Lyon — et vous savez que Lyon est la capitale française du spiritisme — auraient volontiers embrassé M. Léon Denis.



On lit dans le *Petit Ardennais*, 20 octobre :

CHARLEVILLE. — *Conférence sur le spiritisme.* — Cette conférence avait lieu dimanche, sur l'initiative du « Groupe d'études psychiques des Arden-

nes », nouvelle Société dont nous avons déjà entendu parler dans notre ville, et qui, nous dit-on, s'occupe de ces questions toutes d'actualité aujourd'hui, de manifestations de forces inconnues, de phénomènes encore qualifiés d'occultes et de surnaturels, mais que les « étudiants » qui les recherchent et les étudient sont prêts déjà de légiférer et de proclamer naturels.

Sous la présidence d'honneur de M. le Maire de Charleville, qui présenta l'orateur, la salle du Foyer du théâtre était complètement comble et pas moins de cinq cents auditrices et auditeurs s'étaient rendus aux invitations reçues pour venir entendre M. Léon Denis, le distingué conférencier, dont, à l'entrée, chacun reçut l'ouvrage *Pourquoi la Vie*, une de ses plus célèbres brochures.

M. Léon Denis, qui venait de Nancy où il est toujours très écouté et où il avait fait une conférence, est tout de suite à l'aise, en communication avec son auditoire dont il captive l'attention par sa voix claire, à diction nette, précise, en pleine certitude de cette science nouvelle que, depuis nombre d'années, il explique dans toutes les villes de France en conférences multipliées et par ses ouvrages.

Il explique que son rôle est d'offrir le fruit de ses travaux, de ses études, de ses expériences, de ses analyses patiemment, méthodiquement conduites, contrôlées comme dans un laboratoire on le fait en physique ou en chimie. Vulgarisateur de ces problèmes de l'au-delà et du spiritualisme expérimental, il s'est donné pour mission d'étudier scientifiquement les séances obtenues à l'aide des médiums. Il a, sur ses observations — observations de toute une vie — basé toute une philosophie.

D'après ses théories sur la survie, l'élévation spirituelle née de l'étude en commun, l'homme doit construire lui-même sa destinée selon le degré de perfection morale atteint par ses actes.

Il y aurait donc, dans ce domaine de la pensée et de la conscience, des pouvoirs qui dorment en nous, et le but de la vie ne pourrait-il pas être — légitimement avec vraisemblance — de les connaître, de les réveiller, de les préciser, pour savoir où nous allons, d'où nous venons ?

C'est ainsi un devoir que l'orateur considère comme sien, de nous apprendre à développer en nous ces forces intérieures pour nous donner alors la possibilité de tendre vers l'harmonie, vers le bonheur et la beauté.

Cette théorie est présentée par l'orateur comme une conception plus élevée, plus large, plus sûre de la vie.

A notre époque positive, expérimentale, époque de révélations étonnantes dans le domaine de la science, il était devenu nécessaire d'en compléter le pressentiment par des faits, par des preuves solides — matérielles, dirions-nous, si le spiritisme n'avait pas, par lui-même, la prétention d'aller plus loin que la matière, de la dépasser.

Ces faits, ces preuves, l'orateur peut les citer par milliers. Il renvoie chacun à ses observations personnelles, car chacun de nous fut témoin ou acteur de phénomènes inexpliqués, capables d'étonner et de faire naître dans les cerveaux les plus pondérés des doutes, des hésitations sur la limite à assigner aux moyens de l'esprit humain.

Il en arrive ainsi très logiquement à donner à cet esprit humain une puissance telle qu'il puisse venir affirmer son indestructibilité, son essence immatérielle et immortelle.

Se déroule alors toute la grosse question de la survivance, de l'âme et de la multiplicité des vies antérieures et postérieures à la vie terrestre.

C'est là où, cherchant déjà une explication possible aux phénomènes précédemment développés, l'orateur, dans de belles envolées, se transporte dans le monde invisible, explique sa raison d'être. Mais là nous le quittons, tout en nous inclinant respectueusement devant la noblesse, la beauté de ses théories et les modulations enchanteresses d'une croyance empreinte de modernisme, pleine d'un idéal consolateur, d'une foi nouvelle en la puissance de l'esprit humain, et en son avenir sans fin.

Dans une péroraison vibrante fut développée ainsi toute une morale nouvelle. Morale consolatrice et très humaine, basée sur les responsabilités individuelles et le libre arbitre; n'étant l'apanage d'aucune religion, elle ne sert aucun intérêt dogmatique, ce qui est une preuve de son désintéressement. Elle est de tous temps dans sa conception généreuse, et s'appuie sur la conscience, la logique et le raisonnement pour discipliner les cerveaux et chercher la bonté universelle.

Sa plus grande force réside en ce qu'elle se fonde sur la science et qu'elle conduisit celle-ci à faire de nouvelles découvertes qui démontrent que des faits qualifiés surnaturels sont cependant des manifestations de la vie universelle.

Nous avisons nos lecteurs que M. Léon Denis fait une nouvelle tournée de Conférences dans le Midi.

Le 15 novembre, à Bordeaux. Salle de l'Athénée Municipal à 3 heures.

Le 22 novembre, à Toulouse. Salle de la Faculté des Lettres, à 3 heures.

Le 29 novembre, à Aix. Salle de l'Université populaire.

Les 6 et 13 décembre, à Marseille.

Dans l'intervalle, M. Léon Denis fera plusieurs autres petites conférences.

Victorien Sardou

Victorien Sardou s'est éteint, à soixante-dix-sept ans, le dimanche 8 novembre, à Paris, dans son appartement du 64, boulevard de Courcelles, entouré des siens qui l'adoraient.

Nous empruntons à M. Guy Launay ce portrait qu'il en trace dans le *Matin* : « D'esprit libéral et tolérant, il haïssait les sectaires et il a flétri, dans *Thermidor*, les révolutionnaires qui versèrent le sang... Il défendait l'innocence qu'opprime la raison d'État. Il était indépendant et son inspiration était généreuse.

« Toujours prêt à lutter pour les justes causes, il défendit contre tous ses ennemis le talent d'Henry Becque. Il avait conservé une ardeur juvénile. Quand les droits de ses confrères — les auteurs dramatiques — lui semblaient menacés, il n'hésitait pas à organiser la résistance et à secouer les apathies. Sa vivacité était admirable. Il était capable d'enthousiasme et il savait tendre la main à l'écrivain ou à l'acteur qui méritait son aide ; tout le monde ignorait ses bienfaits.

« Il semblait rude et bourru : il était profondément bon. Ceux qui l'ont approché et qui se sont promenés avec lui dans son jardin de Marly, à l'avenue bordée de grands sphinx, le pleurent aujourd'hui. Les puissants n'oublieront pas sa figure énergique et noble, son foulard blanc. On le verra aussi coiffé du béret quand il écrivait ou quand il feuilletait sa riche collection de gravures : c'est une image que les journaux ont rendue populaire.

« Il eut d'illustres interprètes : Déjazet, Dumaine, Sarah-Bernhardt, Réjane. Il les animait de sa flamme. Il avait sur les artistes une influence mystérieuse. Nul ne s'étonnait qu'il fût doué d'une puissance surhumaine et qu'il communiquât avec les esprits. »

Ce très fidèle portrait n'est pas seulement celui du plus populaire des auteurs dramatiques, d'un grand citoyen, arrivé par son labeur et son talent au faite des honneurs, — il était membre de l'Académie française et grand-croix de la Légion d'honneur ; — c'est aussi celui d'un brave cœur en même temps que d'un éprouvé et fervent adepte du spiritisme, dont il retrace toutes les qualités distinctives, qui fut un excellent médium et au nombre des premiers amis du maître Allan Kardec.

Il y a précisément cette année cinquante ans — juste un demi-siècle — que l'illustre écrivain publiait, dans cette même *Revue spirite*, en même temps qu'un dessin d'une habitation de Jupiter (1) exécuté et gravé par lui,

(1) En vente à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, trois dessins de Sardou, pour le prix de 5 francs.

un long article descriptif portant pour titre : *Des habitations de la planète Jupiter*. Pour ceux de nos lecteurs qui ne le connaissent pas nous en détaillons ces quelques lignes plus particulièrement intéressantes :

« Un grand sujet d'étonnement pour certaines personnes, convaincues d'ailleurs de l'existence des Esprits (je n'ai pas ici à m'occuper des autres), c'est qu'ils aient, comme nous, leurs habitations et leurs villes. On ne m'a pas épargné les critiques : « Des maisons d'Esprits dans Jupiter !... Quelle plaisanterie !... » — Plaisanterie si l'on veut ; je n'y suis pour rien. Si le lecteur ne trouve pas ici, dans la vraisemblance des explications, une preuve suffisante de leur vérité ; s'il n'est pas surpris, comme nous, du parfait accord de ces révélations spirites avec les données les plus positives de la science astronomique ; s'il ne voit, en un mot, qu'une habile mystification dans les détails qui suivent et dans le dessin qu'ils accompagnent, je l'invite à s'en expliquer avec les esprits, dont je ne suis que l'instrument et l'écho fidèle. (Le dessin en question a été gravé par V. Sardou à l'eau-forte sans modèle ni essai préalable, en neuf heures, alors qu'il ne savait ni dessiner ni graver.) Qu'il évoque Palissy ou Mozart, ou un autre habitant de ce bienheureux séjour, qu'il l'interroge, qu'il contrôle mes assertions par les siennes, qu'il discute enfin avec lui ; car pour moi je ne fais que présenter ici ce qui m'est donné, que répéter ce qui m'est dit ; et par ce rôle absolument passif, je me crois à l'abri du blâme aussi bien que de l'éloge... Les quelques personnages que Palissy a bien voulu me faire dessiner sont représentés ou rasant le sol, ou à fleur d'eau, ou très élevés dans l'air, avec toute la liberté d'action et de mouvements que nous prêtons à nos anges. Cette locomotion est d'autant plus facile à l'Esprit qu'il est plus épuré, et cela se conçoit sans peine ; aussi rien n'est plus facile aux habitants de la planète que d'estimer à première vue la valeur d'un esprit qui passe ; deux signes parleront pour lui : la hauteur de son vol et la lumière plus ou moins éclatante de son auréole... Enfin, après les moins parfaits de ces Esprits, mais séparés d'eux par un abîme, viennent les animaux qui, comme seuls serviteurs et seuls ouvriers de la planète, méritent une mention toute spéciale.

« Si nous désignons sous ce nom d'animaux les êtres bizarres qui occupent le bas de l'échelle, c'est que les Esprits eux-mêmes l'ont mis en usage et que notre langue d'ailleurs n'a pas de meilleur terme à nous offrir. Cette désignation les ravale un peu trop bas ; mais les appeler des hommes, ce serait leur faire trop d'honneur ; ce sont en effet des Esprits voués à l'animalité, peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours ; car tous les Esprits ne sont pas d'accord sur ce point, et la solution du problème paraît appartenir à des mondes plus élevés que Jupiter ; mais quoi qu'il en soit de leur avenir, il n'y a pas à se tromper sur leur passé. Ces Esprits, avant d'en venir là, ont successivement émigré, dans nos bas mondes, du corps

d'un animal dans celui d'un autre, par une échelle de perfectionnement parfaitement graduée. L'étude attentive de nos animaux terrestres, leurs mœurs, leurs caractères individuels, leur férocité loin de l'homme, et leur domestication lente mais toujours possible, tout cela atteste suffisamment la réalité de cette ascension animale.

« Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, l'harmonie de l'univers se résume toujours en une seule loi : le progrès partout et pour tous, pour l'animal comme pour la plante, pour la plante comme pour le minéral ; progrès purement matériel au début, dans les molécules insensibles du métal ou du caillou, et de plus en plus intelligent à mesure que nous remontons l'échelle des êtres et que l'individualité tend à se dégager de la masse, à s'affirmer, à se connaître. — Pensée haute et consolante, s'il en fut jamais ; car elle nous prouve que rien n'est sacrifié, que la récompense est toujours proportionnelle au progrès accompli : par exemple, que le dévouement du chien qui meurt pour son maître n'est pas stérile pour son Esprit, car il aura son juste salaire par delà ce monde... » Plus loin, après avoir fait la description de *Julnius*, une grande ville de la planète, et signalé la décoration symbolique autant qu'étrange des habitations de Zoroastre, de Mozart, de Cervantès, de Palissy, il ajoute : « Il y a plus, il paraît que ce symbolisme a ses règles et ses secrets. Tous ces ornements ne sont pas disposés au hasard : ils ont leur ordre logique et leur signification précise ; mais c'est un art que les Esprits de Jupiter renoncent à nous faire comprendre, du moins jusqu'à ce jour, et sur lequel ils ne s'expliquent pas volontiers. Nos vieux architectes employaient aussi le symbolisme dans la décoration de leurs cathédrales ; et la tour de Saint-Jacques n'est rien moins qu'un poème hermétique, si l'on en croit la tradition. Il n'y a donc pas à nous étonner de l'étrangeté de la décoration architectonique dans Jupiter ; si elle contredit nos idées sur l'art humain, c'est qu'il y a en effet tout un abîme entre une architecture qui vit et qui parle, et une maçonnerie comme la nôtre, qui ne prouve rien. En cela, comme en toute autre chose, la prudence nous défend cette erreur du relatif qui veut tout ramener aux proportions et aux habitudes de l'homme terrestre. Si les habitants de Jupiter étaient logés comme nous, s'ils mangeaient, vivaient, dormaient et marchaient comme nous, il n'y aurait pas grand profit à y monter. C'est bien parce que leur planète diffère absolument de la nôtre que nous aimons à la connaître, à la rêver pour notre future demeure !

« Pour ma part, je n'aurai pas perdu mon temps, et je serai bien heureux que les Esprits m'aient choisis pour leur interprète, si leurs dessins et leurs descriptions inspirent à un seul croyant le désir de monter plus vite à *Julnius*, et le courage de tout faire pour y parvenir. »

A la suite de cet article, Allan Kardec ajoutait ceci : « L'auteur de cette

intéressante description est un de ces adeptes fervents et éclairés qui ne craignent pas d'avouer hautement leurs croyances, et se mettent au-dessus de la critique des gens qui ne croient à rien de ce qui sort du cercle de leurs idées. Attacher son nom à une doctrine nouvelle en bravant les sarcasmes, est un courage qui n'est pas donné à tout le monde, et nous félicitons M. V. Sardou de l'avoir. Son travail révèle l'écrivain distingué qui, quoique jeune encore, s'est déjà conquis une place honorable dans la littérature, et joint au talent d'écrire les profondes connaissances du savant ; preuve nouvelle que le spiritisme ne se recrute pas parmi les sots et les ignorants... »

Sans nous prononcer pour ou contre la réalité de cette description, il nous sera cependant permis de dire que tout porte à croire que le médium Victorien Sardou était un esprit déjà très avancé, et qu'il est vraisemblable que, dans une ou plusieurs de ses existences antérieures, il avait vécu dans un milieu d'artistes et de savants, artiste et savant lui-même, ainsi qu'en témoignaient sa riche collection de gravures et sa passion pour les recherches historiques.

Nous ne parlerons de l'auteur dramatique que pour citer la pièce de *Spiritisme* qu'il fit jouer il y a une dizaine d'années (1897) au théâtre de la Renaissance, et dans laquelle il avait, entre autres interprètes, l'admirable artiste Sarah Bernhardt. Cette pièce n'eut pas tout le succès qu'en espérait l'auteur ; mais nous, qui assistions à la dernière représentation, nous pouvons dire qu'elle fut écoutée presque avec recueillement. Nous n'entendîmes ni sifflets, ni railleries, et ne fûmes témoin d'aucune marque de désapprobation. Bien loin de là, nous eûmes tout le loisir de mêler nos vifs applaudissements à ceux, nombreux et sincères, qui saluèrent à plusieurs reprises ce magnifique plaidoyer en faveur de nos croyances.

« Cette comédie, écrivait M. Henry Fouquier dans le *Figaro*, comédie très dramatique, sera discutée et l'a été dès le premier jour, malgré un incontestable succès. Comme *Au delà des forces humaines* elle appartient, en effet, au « Théâtre d'Idées » puisqu'elle fait intervenir dans le drame de la vie un sentiment mystique et une force inconnue niée par les uns, acceptée, comme un fait d'ordre scientifique par les autres. C'est la première fois que le spiritisme est le ressort d'une pièce de théâtre, en dehors des vaudevilles où les faiseurs de Revues trouveront toute faite la parodie anticipée de la comédie de M. Sardou. Quoi qu'on pense du spiritisme, quelles que soient la limite et la pensée qu'on donne aux expériences faites, et même en se déroband, comme je dois le faire ici, à la discussion de la thèse, je tiens à dire qu'on doit louer l'initiative, qui n'est pas sans crânerie, prise par M. Sardou....

« Je ne dirais pas que M. Sardou m'a converti. En ces mystérieuses matiè-

res, je ne le suis pas, je l'avoue. Et — qui sait ? — dans mon apparent scepticisme, il entre surtout la peur d'un beau rêve qu'on perdrait encore, après tant d'autres abolis. Mais ce que je sais bien c'est que, du spiritisme, M. Sardou a fait jaillir une morale admirable, dans la scène entre Valentin et d'Aubenas, où, d'une langue élevée et émue, dialogue philosophique que la situation fait dramatique, s'expose la théorie de l'universelle solidarité, même après la mort, et celle de la bonté dépassant la vertu et la justice. Si les spirites arrivent à cette morale, seul salut possible pour nos âmes incertaines et troublées, peu m'importe la voie ! Toutes sont bonnes qui y mènent... »

Dans le *Passant*, Emma Mac Kenty publiait, au sujet de *Spiritisme*, un article enthousiaste, dont nous nous bornons à extraire les dernières lignes : « M. Sardou, qui embrasse tout ce que l'avenir renferme d'idéal, a cherché à nous démontrer que la philosophie spiritualiste nous amène à connaître ce qui nous met en harmonie avec la miséricorde, la charité, la vérité et la justice, qu'elle nous inspire de faire à nos semblables ce que nous voudrions qu'il nous fût fait.

« Si une infâme parodie avait été créée de la doctrine spiritualiste, la pièce aurait eu un succès prodigieux ; l'apothéose de la spiritualité a valu à M. Sardou l'éternelle couronne d'épines !

« Qu'importe ! C'est la couronne des Élus et de la Divinité !!

« *Nota.* — En Italie, *Spiritisme* est applaudi à outrance ; nous en reparlerons. »

A propos d'un bruit qui avait couru de la mise à l'index par le pape de *Spiritisme*, Victorien Sardou interviewé répondit entre autres choses ceci : « L'Église a contre elle et j'ai pour moi les plus grands philosophes, les plus grands savants et les plus grands penseurs. Je suis avec eux contre la conception féroce de l'éternité des peines, et je n'ai jamais pu concevoir, même en une prime jeunesse, que la Divinité, souveraine justice, punit le crime temporaire d'un châtement sans fin.

« A ce propos, je me rappelle qu'une vieille dame, amie de ma famille, consternée par les idées révolutionnaires que j'exprimais sur l'enfer vers ma vingtième année, résolut de me présenter au père Lacordaire, — qui était alors aux carmes — avec l'arrière-pensée que le célèbre dominicain me convertirait. Mais celui-ci, m'ayant écouté avec une attention et un intérêt très vifs, se contenta de me faire quelques observations à côté du sujet, et je le quittai avec l'impression qu'il était absolument de mon avis. »

Lorsque notre ami Malgras conçut l'idée de faire son livre des *Pionniers du Spiritisme*, il s'adressa à tous les spirites militants, et le premier qui répondit à son appel fut justement Victorien Sardou qui, pour cette raison, est — dans ce livre — placé en tête des contemporains. Mais il faut reconnaître qu'il méritait cette place tant pour sa haute valeur personnelle que pour son

courage à revendiquer bien haut sa qualité de spirite au milieu d'une société sceptique et railleuse. De plus, il était très probablement le doyen des spirites et médiums français et avait été le président d'honneur du Congrès spirite de 1900.

Nous reproduisons ici la courageuse déclaration qu'il adressa à notre ami le 9 décembre 1904 : « Quand on n'a pas la bonne fortune, étant médium comme je l'ai été jadis, de se convaincre par ses propres expériences, ou d'observer, dans les conditions requises, les phénomènes produits par des médiums très puissants, le mieux que l'on puisse faire est de se garer des expériences de salon, qui sont purs enfantillages, ou de celles que l'on tente vainement soi-même et qui ne sont bonnes qu'à décourager celui qui cherche la vérité. Il faut dès lors s'en tenir au témoignage des savants du monde entier, qui, après avoir étudié les faits, pour en démontrer la fausseté, ont eu la bonne foi de faire amende honorable et d'affirmer leur conviction.

« Si le spiritisme n'était que duperie, il y a beau jour qu'il n'en serait plus question, tandis qu'il compte aujourd'hui ses adhérents par millions, et que plus nombreux encore sont les témoins, qui n'osent pas avouer leur croyance, par respect humain, intérêt professionnel, lâcheté et surtout sottise. »

Victorien Sardou était fils d'un modeste professeur qui lui-même était spirite et correspondait quelquefois avec la rédaction de la *Revue spirite*. Ses débuts furent pénibles; mais, doué d'une ardeur au travail aussi grande que sa conviction spiritement raisonnée dans l'immortalité, il ne devait pas tarder à marcher de succès en succès en même temps qu'à la fortune et aux honneurs. Sa médiumnité ne fut pas de longue durée; mais elle fut assez forte pour lui laisser une très vive impression qu'il devait garder toute sa vie. Lui-même raconte qu'il fut doué, durant plus de six mois, d'un pouvoir d'évocation extraordinaire. « J'avais en ma possession, dit-il, une petite table ronde qui, à mon commandement, marchait à travers mon appartement et tournait sur elle-même, comme aurait pu le faire un chien bien dressé. Une fois, des roses blanches tombèrent du plafond sur mon bureau et je vis les touches de mon piano s'enfoncer et se relever, sous des doigts invisibles, en jouant des airs d'une musique étrange. »

A certaines heures, le futur auteur de *Patrie* prenait un crayon ou une plume et sa main traçait sur le papier, avec une rapidité surprenante, des dessins d'aspect fantastique.

« Ma main, écrit-il, ne m'appartenait plus; elle obéissait à une influence étrangère qui se donnait comme l'esprit de Bernard Palissy.

« Un après-midi, vers deux heures, je m'étais assis à mon bureau comme d'habitude, et j'avais étalé devant moi une feuille de papier à dessiner de dimensions ordinaires. Au lieu de commencer à dessiner, la plume, obéissant à une soudaine impulsion de ma main, traça brusquement une ligne

oblique dans toute la longueur de la feuille, qui ne pouvait plus servir à rien.

« Intrigué, j'interrogeai Bernard Palissy par les procédés ordinaires, et je reçus cette réponse laconique : « *Papier trop petit.* » Je choisis une feuille plus grande ; elle fut zébrée par un nouveau trait de plume, et l'esprit, consulté, répétait : « *Trop petit !* » Sur ma remarque que je ne possédais pas de papier plus grand, l'esprit ordonna : « Va en acheter ! »

« Je protestai qu'il pleuvait et que mon papetier habituel demeurait loin du quai Saint-Michel, où j'habitais alors. « Va sur la place Saint-André-des-Arts ! » répliqua Bernard Palissy. Je fis appel à ma mémoire des lieux : il n'y avait, à ma connaissance, aucune boutique de papetier sur cette place. Mais l'esprit répétait, obstiné : « Oui, il y en a une ! il y en a une ! »

« Très intrigué, je pris mon chapeau et sortis. Je fis le tour de la place et je revenais vers le quai Saint-Michel, fâché d'avoir été trompé par mon esprit, lorsque mes yeux se fixèrent, par hasard, sur une enseigne portant cette inscription : *Vente en gros de cartons.*

« J'entrai dans la maison et j'appris, non sans surprise, que le fabricant possédait toutes les dimensions imaginables. Je choisis ce qu'il me fallait et rentrai chez moi. Dès que j'eus posé la pointe de mon crayon sur la feuille rapportée, ma main écrivit, avec rapidité : « Tu vois que j'avais raison ! »

Cette curieuse manifestation, rapporte M. Malgras, devait mettre fin à la carrière de M. Sardou, en tant que médium. Quelques jours plus tard, en effet, M. Sardou fit de nouveau appel à Bernard Palissy, mais celui-ci ne répondit plus.

On nous pardonnera de nous être étendu un peu longuement sur les faits relatifs à la médiumnité de Victorien Sardou : nous l'avons fait à dessein, pensant que nos lecteurs ne manqueraient pas de reconnaître leur importance. En effet, on rencontre souvent des personnes éclairées mais ignorant tout du spiritisme, qui sont généralement disposées à traiter les spirites de cerveaux faibles, d'illuminés, voire de toqués. N'avons-nous pas nous-même entendu faire cette réflexion à propos de Sardou : « Quel dommage qu'il ajoutait foi à cette superstition du spiritisme ! Comme quoi les hommes même les plus célèbres ont leur côté faible ! » Évidemment cette réflexion inconsidérée n'est appuyée que sur de vagues *on-dit*. Mais qu'à son auteur, — pour peu qu'il veuille raisonner sérieusement, se montrer de bonne foi, et s'en tenir aux témoignages d'hommes d'une incontestable valeur, dignes de toute estime et de toute créance, — on oppose les faits que nous avons relatés, s'ils ne le convainquent pas du premier coup, du moins ils ébranleront son scepticisme, lui feront sentir la légèreté de son jugement, et l'amèneront, d'abord à respecter une doctrine qu'il ne raillait que parce qu'il ne la connaissait pas, et peut-être ensuite à l'étudier avec intérêt. Tous les spirites ne peuvent être médiums, ni avoir à la disposition

des phénomènes capables d'enfanter des convictions. Il faut donc qu'ils s'en tiennent, ainsi que le disait V. Sardou, aux témoignages des savants sérieux qui d'abord ont douté puis ont cherché et étudié, et nous pouvons ajouter au témoignage des personnalités de marque, que leur grande intelligence, leurs remarquables travaux et leur situation même dans le monde, mettent à l'abri de toute fâcheuse critique et de toute surprise.

Maintenant qu'il nous soit permis, à nous spirites, d'adresser à la famille éplorée de notre grand et illustre doyen l'hommage respectueux de notre profonde sympathie, et de lui rappeler que le grand cœur qui vient de s'élever dans l'au-delà, lui reste plus affectueusement attaché que jamais. « Ceux que nous pleurons sont les invisibles, — ce ne sont pas les absents. »

Le gouvernement, l'Académie française, la Presse ont rendu le suprême hommage à la dépouille terrestre de V. Sardou. Rendons le nôtre, bien sincère et bien reconnaissant, à son vaillant et clairvoyant esprit, en tirant de sa vie le noble enseignement qu'elle comporte. Soyons spirites comme il le fut. Basons entièrement nos actes sur nos convictions; donnons l'exemple de l'union, de la solidarité, de la concorde; que les phénomènes médiumniques ne soient pas pour nous un but unique, mais seulement un moyen de faire reconnaître aux sceptiques endurcis comme à nous-mêmes l'évidente nécessité de la morale évangélique, l'éclatant avenir de la destinée humaine.

ALGOL.

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE XXV

II. — *Madame Éva Hatch.*

Je fus si désappointée de précipiter mon départ pour Boston, avant d'avoir vu d'autres médiums à New-York, que je saisis la première occasion d'y assister à une séance.

Quelques mots, que j'avais entendu tomber dans la conversation concernant Éva Hatch, me déterminèrent à lui faire ma première visite. Elle était de la secte des Shakers et j'en entendis parler comme d'une femme remarquablement pure et honnête et comme d'un médium le plus digne de confiance. Son premier abord me donna cette impression. Elle avait une contenance calme, remplie de douceur et de sérénité et une figure potelée et âgée. J'allais chez elle incognito, ainsi que j'avais fait chez M^{me} Williams, et, sans être remarquée, je me mêlai à la foule.

Le cabinet de M^{me} Hatch était tout à fait différent de celui de M^{me} Williams. Il était construit en planches, comme un petit cottage, et le toit était percé de nombreux trous ronds, pour la ventilation, comme une poivrière. Il y avait une porte au milieu avec une fenêtre de chaque côté ; ces trois ouvertures ombragées par des rideaux sombres. Les fenêtres, me dit-on, étaient pour la commodité de ces esprits qui n'ont le pouvoir de matérialiser que le visage, la tête ou le buste. M^{me} Hatch avait, pour conductrice, une femme qui s'asseyait près du cabinet comme dans l'autre cas.

M^{me} Éva Hatch n'était pas entrée dans le cabinet depuis plus de cinq minutes qu'elle en ressortait en transe, avec une vieille dame à la chevelure argentée, qui s'accrochait à son bras et avec qui elle fit le tour du cercle. Ce faisant, la vieille dame étendit sa main desséchée et bénit les assistants. Elle s'approcha de chacun d'eux et fut distinctement visible de tous. On me dit que c'était l'esprit de la mère de M^{me} Hatch, et qu'elle avait la régulière habitude de venir ainsi bénir la séance. Je n'avais encore jamais vu d'esprit d'une personne âgée et c'était beau à voir. C'était la plus douce vieille femme, très petite et frêle, à demi couchée sur la poitrine de sa fille et souriant à chacun avec sérénité. Quand elles eurent fait le tour de la chambre, M^{me} Hatch rentra dans le cabinet et ne le quitta plus avant que la séance fût terminée.

Il y avait là une grande quantité d'assistants dont beaucoup étaient d'anciens clients de M^{me} Hatch, et, naturellement leurs amis venaient d'abord pour eux.

Il est surprenant, quand on est familiarisé avec les matérialisations, combien on s'occupe peu des esprits qui viennent pour les voisins. On dirait un tas de prisonniers venant au parloir voir leurs parents et leurs amis. Le peu d'instants qu'ils ont à dépenser sont entièrement consacrés aux questions de famille, sans aucun intérêt pour les autres assistants. Le premier étonnement et même la secousse possible que l'on ressent en constatant les supposés morts revenant, avec leur vieille ressemblance, saluer ceux qu'ils ont laissés sur terre étant passés, on écoute, avec une molle indifférence et, peut-être même avec l'impatience de voir son tour, tous ces chuchotements indifférents d'esprits qui sont étrangers.

Les esprits de cabinet, ou contrôles de M^{me} Hatch, sont cependant très intéressants. L'un d'eux, qui s'appelle « l'Esprit de la prière », vint s'agenouiller au milieu du cercle et pria avec nous. Cette forme féminine avait demandé tout d'abord qu'on éteignît le gaz, et, en priant, elle fut illuminée par des éclats de lumière prenant la forme d'étoiles et de croix, jusqu'à ce qu'elle fût visible de la tête aux pieds, et nous pûmes voir ses traits et sa robe comme si elle eût été entourée d'électricité.

Deux autres esprits de cabinet furent un nègre et une négresse qui apparurent ensemble, chantant quelques couplets et mélodies de leur pays. Quand

je vis ces apparitions, je pensai en moi-même : « Voilà une bonne occasion de découvrir la tricherie si tricherie il y a. » Ce couple était, à n'en pas douter, de race noire; il n'y avait pas à s'y tromper à leurs lèvres épaisses, à leurs nez, à leurs yeux blanc-jaune, ni à leur peau brune polie qu'aucun charbonnage ne saurait imiter; sans aucun doute c'étaient deux nègres : mais avaient-ils l'odeur *sui generis* ? Quiconque a fréquenté les gens de couleur de l'est ou de l'ouest sait qu'ils exhalent un relent difficile à décrire, comme de l'huile rance chaude mêlée de fumée de charbon, avec quelque chose de particulier. « Eh bien, pensais-je, si ces formes sont humaines elles auront une odeur que je suis décidée à trouver. » Je tirai donc par sa robe la jeune femme lorsqu'elle passa et lui demandai si elle voulait bien m'embrasser. Elle quitta aussitôt le bras de son compagnon et mit ses bras, qui étaient nus, autour de mon cou, puis m'embrassa plusieurs fois. Je puis déclarer avec serment qu'elle n'avait pas la moindre odeur des femmes de couleur ; même, elle semblait aussi fraîche, aussi douce et aussi pure qu'un petit enfant.

Plusieurs autres formes parurent et furent reconnues par le cercle, notamment une très jolie femme qui s'appelait elle-même l'impératrice Joséphine ; mais, comme cela n'ajouterait pas le poids d'un grain à mon témoignage, je passe outre.

Je commençais à croire que Florence ne viendrait pas me voir ce soir-là, quand la conductrice de la séance demanda s'il y avait quelqu'un dans la chambre répondant au nom de « Bluebell ». Je dois me permettre ici un petit coup d'œil rétrospectif et dire à mes lecteurs que, dix ans avant le temps où j'écris, j'avais perdu mon beau-frère, Edward Church, dans des circonstances pénibles. Il était resté orphelin et maître de sa fortune de très bonne heure, et avait vécu avec mon mari, le colonel Ross-Church, et moi-même. Mais, le pauvre « Ted » avait été son pire ennemi. Il possédait un cœur très généreux et d'affectueuses dispositions; mais tout cela l'avait conduit à des extravagances qui engloutirent sa fortune, et alors il s'était mis à boire et n'avait pas tardé à mourir. Moi et mes enfants l'aimions tendrement, mais toutes nos prières et nos supplications n'avaient servi à rien; et, à la fin, il était devenu si méchant que les docteurs avaient insisté sur notre séparation. Le pauvre Ted était donc mort en exil, ce qui avait été une autre aggravation à nos peines.

Depuis dix ans j'avais vainement essayé de me procurer des communications avec lui et j'avais renoncé à l'espoir de le revoir.

Une seule fois j'avais entendu « Bluebell » (le petit nom qu'il me donnait) murmuré par un clairvoyant entrancé, mais plus rien depuis ne m'était venu de lui. Aussi, lorsque j'entendis cela sortir pour la seconde fois des lèvres d'un étranger, dans un pays étranger, mon espoir revint, mais en pensant que ce ne pouvait être qu'un message de mon « Ted ».

« Y a-t-il quelqu'un qui reconnaisse le nom de « Bluebell », répéta la conductrice. — J'avais un ami qui m'appelait ainsi, répondis-je. — Quelqu'un demande ce nom, vous ferez bien de venir dans le cabinet », répondit-elle. Je me levai aussitôt et fis ce qu'elle me disait; mais, quand j'arrivai au rideau, je rencontrai Florence. « Ma chère enfant, dis-je en l'embrassant, pourquoi demandez-vous Bluebell ? » Elle ne me répondit qu'en secouant la tête, en mettant son doigt sur la lèvre et en me désignant le tapis. Je ne savais ce que cela signifiait; je n'avais jamais vu ma fille incapable de parler. « Qu'y a-t-il, ma chérie, dis-je, ne pouvez-vous parler ce soir ? » Elle secoua la tête et frappa mon bras avec la main pour attirer mon attention sur ce qu'elle me montrait à terre. Je regardai; quand, à mon grand étonnement, je vis s'élever, sortant du tapis, comme une tête chauve de bébé ou de vieillard, avec une figure pas plus haute de trois pieds, ayant les traits d'Edward Church, qui s'éleva graduellement et me regarda en face avec une expression piteuse et suppliante comme s'il avait peur d'être battu. Cependant, le visage était si bien celui de Ted, bien que son corps fût ridicule, que je ne pouvais manquer de le reconnaître. « Pourquoi, Ted, dis-je, êtes-vous venu me revoir, enfin », et je lui tendis la main. La petite figure la saisit, essaya de la porter à ses lèvres, éclata en sanglots et s'enfonça dans le tapis bien plus rapidement qu'elle n'en était sortie.

Je commençais à pleurer aussi; c'était si triste. Après la disparition de son oncle, Florence retrouva sa langue. « Ne pleurez pas, mère, dit-elle; le pauvre oncle Ted a fait des efforts inouïs pour vous voir, c'est pourquoi il ne peut mieux se matérialiser; il y a mis une grande précipitation; la prochaine fois il se montrera mieux. J'essayais tellement de l'aider que je n'osais prendre de pouvoir pour parler, il sera beaucoup plus réussi maintenant qu'il vous a vue. Vous reviendrez ici, n'est-ce pas ? » Je lui dis que si je le pouvais je le ferais, tant j'étais désireuse de revoir mon pauvre beau-frère.

Pour prouver à quel point il aurait été difficile de me tromper à son sujet, je dirai quelques mots de la personnalité d'Ednard Church. Il était très reconnaissable, et je ne vis jamais quelqu'un de pareil, ni avant ni après. Il était très petit, non seulement court, mais minime en tout, petites mains, petits pieds, petite tête; ses cheveux et ses yeux étaient du noir le plus foncé; les cheveux, partagés dans le milieu et ondulés naturellement, avec une mèche de chaque côté; son teint était très foncé, ses traits délicats, et il portait une petite moustache pointue. Étant enfant, il avait eu la petite vérole qui lui avait profondément marqué le visage et presque mangé le bout du nez. Un tel homme n'était pas facile à imiter, même si quelqu'un de Boston avait entendu parler de son existence inconséquente. Pour moi, cependant, il avait été un cher ami et un frère avant que la boisson n'eût

changé son caractère, et je désirais vivement connaître comment il se trouvait dans ce pays étranger où il avait dû, comme nous, voyager seul. Je fus heureuse de constater que mes affaires ne m'empêcheraient pas de faire une seconde visite à M^{me} Hatch, ce qui eut lieu deux nuits après.

Dans cette séance, Florence fut l'une des premières à apparaître, et Ted vint avec elle, plutôt faible et tremblant de cette seconde introduction dans la mondaine sphère, mais non plus chauve ni rapetissé. Il avait, cette fois, sa taille ordinaire d'environ quatre pieds sept pouces, sa tête était couverte de ses cheveux noirs, crépus, séparés comme il les portait de son vivant. Il ressemblait, dans chaque détail, à ce qu'il avait eu coutume d'être, même dans ses vêtements. J'aurais juré que j'avais déjà vu ce costume, la petite jaquette courte qu'il portait toujours, son col, sa cravate, et sur la tête le chapeau de velours bleu foncé, exactement comme celui que je me rappelais être en sa possession. Florence semblait agir comme son interprète et son guide. Quand je lui dis : « Ted, pourquoi êtes-vous si ressemblant, aujourd'hui ? » « elle répondit : « Il est encore trop faible pour vous parler, maman, mais « il est si reconnaissant de vous voir. Il veut que je vous dise qu'il a souvent « essayé de communiquer avec vous, mais il n'a pu y arriver en Angleterre... « Il sera si content quand il pourra vous parler librement. » Pendant qu'elle parlait, Ted portait ses regards d'elle à moi, comme un animal sourd et muet essayant de comprendre ce qui se passe, d'une manière qui faisait pitié. Je me baissai et embrassai son front ; cet attouchement sembla rompre le charme qui était sur lui. « Pardon », prononça-t-il d'une voix étouffée ; « Il « n'y a rien à pardonner, cher, répondis-je, excepté ce que nous avons tous à « nous pardonner les uns aux autres. Vous savez comme nous vous aimions, « Ted, et nous vous avons aimé jusqu'à la fin et profondément regretté. « Vous rappelez-vous les enfants, et comme vous étiez attaché à eux et eux « à vous ? Ils parlent encore souvent aujourd'hui de leur pauvre oncle Ted ! » — « Éva, Ethel », murmura-t-il, nommant mes deux aînées. A ce moment il parut soudainement défaillir et devint si faible que Florence le fit rentrer dans le cabinet.

Il ne vint plus d'autres esprits pour moi ce soir-là, mais, vers la fin de la séance, Florence et Ted reparurent ensemble et m'embrassèrent avec tendresse. Florence dit : « Il est si heureux maintenant qu'il sait que vous « lui avez pardonné ! il dit qu'il reposera en paix, et il ne veut plus repa- « raître sans ses cheveux », ajouta-t-elle en riant. « J'espère qu'il ne le fera « plus, répondis-je, car il m'a fait peur. »

Et alors, tous les deux m'embrassèrent encore en me disant « bonne nuit », puis rentrèrent dans le cabinet. Et moi je regardai longtemps après leur départ, désirant revenir là aussi.

FLORENCE MARRYAT.

Traducteur : L. DAUVIL.

La mission du Spiritisme au XX^e siècle

La société actuelle se trouve dans un état de décomposition morale analogue à ce qui existait il y a plus de dix-huit siècles sous les Césars de Rome.

Or, les plaies de ce genre, envenimées pendant une longue série de générations par l'action d'une politique et de cultes absorbants, centralisateurs, destructifs du sentiment de l'autonomie et de la responsabilité personnelle, ne se guérissent pas sans un revirement complet dans le régime moral et dans l'éducation du peuple.

Le Christianisme et la Barbarie sauvèrent la société autrefois ; qui la sauvera aujourd'hui ? Sont-ce les religions dites positives ? Mais toutes — surtout la religion catholique — sont en désaccord avec les découvertes scientifiques, et leurs dogmes condamnés par la raison. Au lieu d'évoluer elles restent figées dans d'étroites formules.

Le sacerdoce s'entête — comme tout ignorant — de sa gloire passée, de son acquit antérieur, de son enseignement, de son verbe vieillot et vermoulu qu'il croit toujours magique. Il piétine sur place pour conserver ou ressaisir son auguste majesté dont chaque jour lui prend un lambeau de son domaine.

Loin donc de pouvoir remédier à la situation présente, les religions en sont un des facteurs principaux. Est-ce l'État qui prendra l'initiative de la régénération ? Mais l'État n'est qu'un reflet de la société, et les classes gouvernantes ne sont pas moins corrompues que les classes inférieures...

Non, le signal doit venir du particulier. C'est à l'histoire de dévoiler la maladie dans sa hideuse réalité ; c'est à la philosophie morale et religieuse à apporter le remède. Une nouvelle doctrine, pure, élevée, complète, basée sur la science et la raison, accessible à toutes les intelligences, s'infiltrant dans les veines du corps social par tous les moyens de propagande et finalement par l'éducation, peut *seule* arrêter la décadence.

Et cette doctrine, c'est la doctrine spirite, parce que, *seule*, elle sauvegarde la dignité humaine, donne une base à la morale, satisfait à la fois le sentiment et la raison, en réunissant, dans une synthèse unique, la science, la philosophie et la religion (1).

(1) « Jusqu'ici, écrit Léon Denis, la raison et le sentiment, les deux puissances de l'âme, ont été en lutte, en perpétuel conflit. De là une cause profonde de souffrance et de désordre pour la société humaine. La religion, en faisant appel au sentiment et en écartant la raison, tombait souvent dans le fanatisme, dans l'égarement. La science, en procédant dans le sens contraire, restait sèche et froide, impuissante à régir les mœurs.

« Quelle ne sera pas la supériorité d'une doctrine qui vient rétablir l'équilibre et l'har-

Il y a plus. Au-dessus de la question des races rivales qui luttent pour la suprématie, se place la question sociale, qui intéresse toutes les nations petites ou grandes. La société chrétienne est visiblement en voie de transformation depuis la Réforme et surtout depuis la Révolution française, et ce mouvement n'est pas près de prendre fin ; il continuera jusqu'à ce que tous les droits de l'homme et du citoyen soient pleinement garantis à tous les membres de la société, jusqu'à ce que la société elle-même soit parfaitement organisée dans toutes ses parties et dans tous leurs rapports, conformément à l'idéal de l'humanité. Les hommes de cœur et de progrès doivent aider à cette transformation, afin qu'elle s'accomplisse régulièrement et successivement, sans secousse ni violence. Mais ils doivent aussi combattre les utopies fantastiques des rêveurs et les théories dangereuses des démolisseurs et des socialistes collectivistes. Il s'agit de savoir au juste sur quel point, à quel moment, en quel sens il faut opérer, problème compliqué de philosophie de l'histoire, dont la plupart des révolutionnaires, hommes d'action, mais non de science, ne comprendraient même pas l'énoncé.

Le droit naturel et public indique le but à atteindre, et la politique rationnelle trace la marche à suivre.

Or aucune réforme sociale, de quelque manière qu'elle s'établisse, ne peut se faire ou se maintenir sans un changement correspondant dans la moralité publique.

Le socialisme collectiviste prêche la guerre civile, comme s'il suffisait d'exterminer une classe de la société et de la remplacer par une autre, plus inculte, mais imbue des mêmes vices, pour renverser tous les obstacles qui entravent l'accomplissement de la destinée humaine. Il faut lutter avec énergie contre ces tentatives sauvages et criminelles ; il faut à tout prix instruire les travailleurs, qui sont les premières victimes de ces prédications insensées, il faut calmer les passions haineuses et jalouses, il faut apprendre à tous que le progrès social n'est pas une œuvre de violence et de destruction, mais une œuvre d'apaisement et d'harmonie de tous les intérêts, une œuvre d'élévation et de moralisation de toutes les classes. Quel être raisonnable peut s'imaginer sérieusement que le travail industriel et agricole va s'organiser comme par enchantement, sous la seule influence d'une formule économique ? Qui ne voit que toute réforme en cette matière exigera nécessairement, de la part des ouvriers et des patrons, beaucoup de

monie entre ces deux forces, les unir, leur imprimer une impulsion commune vers le bien ? Il y a là, on le comprendra, le principe d'une immense révolution. Par cette conciliation du sentiment et de la raison, le spiritisme devient la religion scientifique de l'avenir. L'homme, affranchi des dogmes qui contraignent et des infaillibilités qui oppriment, recouvre son indépendance et l'usage de ses facultés. Il examine, juge librement et n'accepte que ce qui lui paraît bon. » (Léon Denis. Dans l'invisible. — *Spiritisme et médiumnité.*)

bonne volonté et de condescendance mutuelle, beaucoup de patience et de résignation.

Ce ne sont pas les théories qui manquent aux hommes aujourd'hui, mais les hommes qui manquent aux théories, dans le domaine social comme dans le domaine politique.

Il ne s'agit pas dans la vie réelle de faire abstraction du fond des choses comme dans les mathématiques : *pour changer les conditions organiques des peuples et des gouvernements, il faut changer les éléments qui les composent*. Quel effet utile peut-on attendre, par exemple, d'une réforme économique dans la constitution de l'industrie, lorsque patrons et ouvriers, au lieu de se traiter en associés et en frères, se regardent presque comme des ennemis ; lorsque les ouvriers continuent à végéter dans l'ignorance et l'immoralité, employant leurs salaires accrus à s'enivrer avec une nouvelle ardeur, au lieu de chercher à conquérir l'aisance ; lorsque les patrons, à leur tour, satisfaits de déployer un luxe insolent, se considèrent volontiers comme une caste à part, au lieu d'être les guides, les soutiens et la providence de leurs humbles collaborateurs ? La véritable charité, la charité de l'esprit et du cœur, fait défaut aux uns et aux autres.

La pensée de travailler ensemble, en famille, comme des amis associés pour une œuvre commune, et se traiter amicalement dans la bonne et la mauvaise fortune, la pensée de travailler moralement et religieusement comme des hommes, non pour jouir des biens de la vie en égoïstes, mais, pour faire son devoir et augmenter la richesse publique, n'a guère pénétré encore aujourd'hui dans la conscience humaine. Et cependant, n'est-il pas certain que des sentiments d'humanité et de fraternité, convenablement appliqués, seraient assez efficaces pour chasser à eux seuls la misère, tandis que, à défaut de ces sentiments, aucune organisation, quelque parfaite qu'elle soit, ne pourra empêcher que les ouvriers soient victimes de leur négligence ou de leur paresse, de leurs vices ou de leurs passions ? Et n'est-il pas ordonné à l'homme de faire à son prochain tout le bien qu'il voudrait pour lui-même ?

Rentrons en nous-mêmes et reconnaissons la haute importance du devoir dans la vie. La moralité n'est pas moins indispensable à l'ordre économique qu'à l'ordre légal. Si les mœurs font la vigueur des États, elles font aussi la stabilité des familles ; avec elles tout prospère, tandis que sans elles lois et conventions sont également impuissantes. La vertu n'est donc pas un vain accessoire dans les choses humaines : la question sociale ne sera jamais résolue sans une notable amélioration de la moralité publique.

C'est pourquoi il faut insister avant tout, sur l'inviolable respect des lois naturelles : les mœurs, d'une part, doivent être relevées pour empêcher l'affaiblissement des institutions politiques, et les mœurs, d'autre part, doivent

être largement épurées pour soutenir le travail organisateur des forces économiques de la société, et pour écarter enfin le fléau de la guerre, qui stérilise tous les efforts dirigés vers le progrès.

Pour atteindre ce but, les livres, brochures, écrits périodiques traitant de spiritisme ne suffisent point. Bien qu'existant dans toutes les langues, ils ne produisent guère d'effet en dehors du cercle d'un certain nombre de lecteurs. Il s'agit de saisir la vie morale dans ce qu'elle a de plus intime et de plus élevé ; il s'agit de rappeler à l'homme la grandeur de sa mission et la valeur de son rôle dans l'univers, sur la terre, dans la société ; il s'agit de réveiller des forces morales assoupies, en lui parlant de Dieu, de l'humanité, et de sa propre dignité. Ces mots ne sont certes pas nouveaux, mais la plupart des hommes agissent comme s'ils n'en savaient pas le sens : La religion ne parle plus à leur cœur, disons le mot, ils n'ont plus de convictions. La pompe des cérémonies cache le vide des croyances. C'est que le monde a marché pendant que les dogmes restaient stationnaires, et qu'aujourd'hui il existe un abîme entre la religion et la société, entre la notion traditionnelle de Dieu et la notion moderne de la Nature, entre la conception théologique de la vie future et la conception scientifique, spirite, de la destinée humaine. Les croyances, quoiqu'on fasse pour les pétrifier, ne résistent pas à ces contradictions entre la science et la réalité.

Nous pensons qu'on pourrait créer un journal spirite européen, sorte de tribune où serait plaidée la cause du *Bien*, du *Juste* et du *Vrai*, où l'opprimé serait défendu, où tous les actes de Vertu, de dévouement seraient offerts à l'admiration générale.

Ce journal ne serait pas une œuvre de parti. Il s'élèverait au-dessus du conflit des opinions militantes ; il ne ferait pas de polémique, il chercherait à gagner l'esprit et le cœur de l'homme comme tel, non du sectaire. Sans préjugé d'aucune sorte, il approuverait le bien, le beau, le vrai et blâmerait le mal, le faux, l'horrible, sous quelque drapeau qu'ils s'abritent. Bien que conçu et rédigé avec une entière liberté de conscience, il serait agréé, nous aimons à l'espérer, par les esprits religieux qui ne sacrifient pas les intérêts de l'humanité aux intérêts d'un culte déterminé.

Général H.-C. FIX.

ERRATA

« Des Préjugés », par le général Fix : (*Revue* de novembre 1908).

Page 677, ligne 5, au lieu de : *Il ne saura conquérir*, lire : *il saura conquérir*.

Ligne 8, au lieu de : *point de la nuit*, lire : *fruit de la nuit*.

Ligne 15, au lieu de : *réforme*, lire : *examen*.

Curieux cas de télépathie

Extrait du journal *Le Journal* du 14 novembre 1908.

**En rêve une jeune fille de Chicago assiste à l'assassinat de son frère.
Réveillée, elle conduit la police sur les lieux du crime.**

LONDRES, 13 novembre. (*Par fil spécial.*) — Un télégramme de Chicago au *Daily Express* relate un cas extrêmement curieux de télépathie. L'héroïne, miss Loganson, âgée de 19 ans, vécut en rêve le meurtre de son frère, Oscar, agriculteur à Marengo, ville située à plus de 80 kilomètres.

Depuis quelques jours, miss Loganson affirmait que son frère avait été assassiné par un cultivateur du voisinage. La famille ne prêta aucune attention aux déclarations de la jeune fille; mais, pour calmer l'état nerveux dans lequel elle se trouvait, elle lui permit d'envoyer un télégramme. La réponse fut : « Oscar disparu ! » Dès lors, la voyante put partir avec un de ses frères pour la ferme de la victime. Elle mena directement la police dans une exploitation voisine, appartenant à un nommé Bedford. Là, tout était fermé et la porte dut être enfoncée par les policemen. Dans la cuisine, on découvrit des traces de sang; mais miss Loganson ne s'y arrêta pas et se dirigea droit vers un poulailler, dont la cour était pavée.

— C'est là que mon frère est enterré, dit-elle.

La police fit remarquer que le pavage n'avait pas dû être changé depuis que le poulailler avait été bâti. Mais, devant la terrible nervosité de la jeune fille, on consentit à faire des fouilles. Sous le pavage on trouva un paletot.

— C'est celui de mon frère ! s'écria-t-elle.

Continuant les recherches, on trouva le cadavre d'Oscar Loganson, à 1 m. 50 de profondeur.

Immédiatement, la police envoya le signalement de Bedford dans toutes les directions. Le meurtrier a été arrêté à Ellis (Nebraska).

Miss Loganson, interrogée, ne put donner aucune explication de sa découverte du crime. Elle dit simplement que *l'esprit de son frère exerçait, depuis quelques jours, une influence sur elle.*

La Religion et le Spiritisme

Mon cher Paul Leymarie,

La dernière Revue, celle d'octobre, m'apporte des notes manuscrites du vénéré maître, doué du plus grand bon sens, Allan Kardec. Ces notes

touchent à des questions qui ont fait, depuis plus de trente ans, je puis dire mon unique occupation. Allan Kardec se demande, lui aussi, si la religion est ou n'est pas nécessaire, et si le spiritisme n'est pas une autre religion qui cherche sa place dans le monde et qui essaie de remplacer les religions qu'on prétend avoir terminé leur mission au sein de l'humanité.

On ne peut guère raisonner sur ces choses si, de prime abord, on ne s'arrête à une définition très complète et non contestable du mot *religion* lui-même.

La religion est de sa nature ce qui unit et non ce qui divise les hommes ; elle est quelque chose de plus encore : elle donne à chaque âme humaine le point d'appui sur lequel on peut fonder une existence et assurer, pour ceux qui s'y arrêtent, une immortalité non discutable. Elle est encore, pour ceux qui sont éclairés, la doctrine qui nous montre, au milieu des plus troublantes ténèbres, le but lumineux d'une vie qui, au milieu d'existences sans fin, a, pour objet, de réaliser les perfections mêmes de la divinité.

Malheureusement de si grandes idées ont trouvé des exploiters, et ces exploiters, aux yeux de ceux qui ne réfléchissent pas, ont compromis l'avenir de la religion et abaissé le grand idéal qu'elle a pour objet de faire réaliser à chaque homme. Il est donc très compréhensible qu'à la place de la religion, de notre temps surtout, monte, chez les foules inconscientes, l'athéisme, le matérialisme et l'irrégion, et cela comme un flot démonté qui est poussé par la tempête, tempête de passions, d'intérêts, d'irraisonnements et de folies.

Le spiritisme, pour tous ceux qui l'ont étudié, est et doit rester la réaction à la fois contre les exploiters des idées religieuses et contre tous ceux qui, à cause de leurs intérêts et de leurs passions, se sont faits, à travers les siècles, les adversaires de tout ce qui console, de tout ce qui moralise, de tout ce qui fortifie, et de tout ce qui, en pleine clarté, montre à l'homme quels devoirs il a à remplir, quelle destinée il a à réaliser.

Allan Kardec, dans les notes que vous avez publiées, fait mieux que moi cette démonstration ; mais, bien mieux encore, il l'a fait, dans un discours prononcé en 1868 et où, déjà, il s'élève contre les tendances trop nombreuses d'une irrégion qui se fait jour dans l'âme de prétendus spirites, qui, à cette époque, allaient jusqu'à désirer qu'une révolution se fit contre l'Église, non seulement pour avoir raison de l'entêtement et de l'intolérance cléricaux, mais encore pour démolir et raser entièrement les édifices élevés à la prière et dans lesquels le culte public et privé trouve le moyen de se manifester en toute liberté.

Allan Kardec, à cette date, écrivait qu'une telle pensée n'avait pu naître que dans le cerveau d'hommes irréfléchis, n'ayant jamais interrogé tous ces magnifiques édifices, qui ont été l'espérance et la consolation des déshérités

et de toutes les âmes éprouvées par le malheur et les trop grandes iniquités sociales.

On juge mal les religions si on ne les juge que par leurs exploiters, que par l'abus d'une domination sacerdotale inutile, que par des crimes dont la religion ne peut prendre la responsabilité, et dont seuls sont responsables les faux prêtres, les faux moines et tous ceux qui, hypocritement, se sont parés du beau nom de chrétiens.

Dans leur radicalisme, dit Allan Kardec, les adversaires des édifices religieux et de la religion elle-même pensent qu'il vaudrait mieux construire des hospices que d'édifier des temples. Le temple de Dieu n'est-il pas partout? Dieu ne peut-il pas être adoré partout? Ne peut-il être prié chez soi et à toute heure? A quoi bon ces vitraux superbes, ces pierres de marbre montées les unes sur les autres, ces sculptures, ces peintures, ces statues, ces prêtres vêtus de robes blanches et de manteaux de soie, d'or et d'argent, ces cierges allumés en plein midi? Ne peut-on pas, pour adorer Dieu, se passer de toutes ces choses?

Le bon sens d'Allan Kardec répond à ces interrogations multiples, et voit, dans le culte et les monuments religieux, des choses aussi nécessaires, sinon plus que les hôpitaux ou les jardins publics. Il admet très bien que des matérialistes entretiennent de telles pensées, mais ne peut admettre que des spirites en fassent autant. Les masses, dit-il, ont besoin d'un stimulant et même les plus instruits, les meilleurs ne peuvent s'en passer. Car quel est l'homme qui puisse se dire que rien n'est au-dessus de lui et que son devoir n'est pas de s'incliner et d'adorer la puissance supérieure qui, en fin de compte, domine et gouverne l'univers entier.

Il est donc démontré, sinon que le spiritisme est une religion, du moins qu'il n'a pas pour objet de détruire ce que les religions représentent de vérités éternelles indiscutables.

Mais est-il une religion? Non, il ne peut pas, et n'a jamais eu la prétention d'être une religion. Il est, dans les temps modernes, la troisième et dernière manifestation d'un esprit de vérité, annoncé et promis par le Christ, et qui, dans les religions, même projetant sa lumière, les éclaire toutes et en chassant les ténèbres et en en faisant fuir les exploiters, les revêt toutes du caractère qui est leur caractéristique et qui veut qu'elles concourent toutes au développement des facultés de notre être spirituel et d'une vie parfaite dont le terme ultime est la conquête d'une plénitude d'être qui fait que chacun de nous se sent vivre dans tout ce qui est.

Le spiritisme ne peut être ni catholique, ni protestant, ni juif, ni musulman. Il est et doit rester le lien unissant tous les croyants et être la religion et non une religion.

Il est, cependant, au milieu de toutes les religions qui se partagent le

monde des croyants, quelques religions qui se rapprochent davantage de ce que le spiritisme a pour mission de faire valoir et de faire triompher.

Ainsi la preuve de notre immortalité, la certitude d'une vie d'outre-tombe intense, la démonstration scientifique de l'existence de Dieu, l'efficacité de la prière et particulièrement de la prière pour le rachat des fautes commises sur la terre, ce qui est profitable à l'âme des morts comme à celle des vivants, la communion des saints, c'est-à-dire la preuve que plus l'âme humaine emporte dans l'autre monde de bonnes actions, plus elle est apte à servir nos intérêts spirituels en devenant, de par la volonté de Dieu, notre propre ange gardien, notre protecteur invisible, tant au point de vue des besoins de l'individu que de ceux des cités, comme l'a cru d'ailleurs l'antiquité et comme le croient encore les peuples qui n'ont pas perdu la clef des mystères ni le chemin qui conduit au sanctuaire où les purs esprits se sont réfugiés.

Je vous remercie donc, mon cher Paul Leymarie, de m'avoir rappelé toutes ces idées par la publication des notes manuscrites de notre vénéré maître Allan Kardec. Je pense que les spirites qui ont mon âge ont dû se réjouir comme moi de voir le maître sortir du tombeau pour leur rappeler quelle avait été sa conception religieuse du spiritisme et de quelle manière il importait de continuer à la comprendre.

Croyez-moi votre frère et ami, et rappelez-vous que, parmi les spirites, je suis de ceux qui n'ont cessé, malgré les attaques dont ils n'ont cessé d'être l'objet, de confesser qu'il y a un Dieu, que ce Dieu est personnel, qu'il est vivant, qu'il nous entend et nous voit, qu'il nous pardonne nos fautes plus que nous ne le méritons ; que nous sommes immortels, que nous avons vécu et revivrons, que la vie actuelle prépare la vie future, et que le règne de Dieu se réalisera sur la terre comme au ciel, et que ce règne sera pour tous le règne de la justice, de l'amour et de la vérité.

C'est là la révélation spirite tout entière ; nul ne doit chercher autre chose dans le spiritisme.

P. VERDAD-LESSARD

NOTES MANUSCRITES D'ALLAN KARDEC

(Suite)

LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Du changement de religion.

Toute opinion, toute manière de voir sur un sujet quelconque, est un acte spontané de l'esprit agissant en vertu de son libre arbitre, le résultat de la comparaison qu'il établit entre deux choses ; c'est la comparaison qui

lui permet de juger laquelle de ces deux choses lui semble bonne ou mauvaise, qui la lui fait adopter ou rejeter. On se décide à une action, parce que, à tort ou à raison, on la croit meilleure que l'action contraire ; on embrasse une cause, parce qu'on la croit plus juste, plus rationnelle que la cause adverse. Que l'on se trompe ou non, le choix n'en est pas moins le produit d'une délibération de l'esprit. Ce principe s'applique à toutes les circonstances de la vie : aux choses les plus futiles comme aux plus sérieuses. La liberté d'examen est un des attributs essentiels de l'humanité ; sans elle l'homme ne serait qu'une machine ; il ne peut la répudier sans abdiquer la faculté qui le distingue de la brute : la réflexion.

Du droit de libre examen résulte celui de changer d'opinion si l'on reconnaît s'être trompé ; c'est plus qu'un droit : c'est un devoir de le proclamer hautement ; car si l'on est convaincu d'avoir été dans l'erreur, on est coupable d'y maintenir ceux que l'on a pu y entraîner. Qui songe à blâmer celui qui, par une question controversée adopte, par conviction, une manière de voir contraire à celle qu'il a soutenue ? N'y a-t-il pas du mérite à reconnaître franchement qu'on s'est trompé ? N'est-il pas puéril, au contraire, de persister dans une idée que l'on sait être fausse, uniquement pour n'avoir pas l'air de se contredire ? On croit sauvegarder l'amour-propre, et l'on ne songe pas que l'amour-propre souffrirait bien davantage si l'on savait ce que pense le monde de ces entêtements ridicules qui dénotent encore plus d'orgueil que de véritable savoir.

Mais s'il y a de la vertu, du courage parfois, à changer d'opinion par conviction, il y toujours bassesse à en changer par calcul ou par intérêt.

En pareil cas, changement d'opinion n'est pas le fait de la légèreté ou de la versatilité, c'est un acte réfléchi de fausseté et d'hypocrisie, car c'est vouloir capter la confiance par des apparences trompeuses. De telles apostasies ont de tout temps été justement flétries.

S'il n'y a nulle honte à renoncer à une opinion que l'on s'est faite pour en adopter une que l'on croit plus juste, à plus forte raison doit-il en être ainsi quand il s'agit d'une croyance imposée, à laquelle notre choix n'a eu aucune part. Ce qui fait pour nous l'autorité d'une religion, ce n'est pas parce que d'autres nous disent qu'elle est la meilleure, ni parce qu'elle a été celle de nos pères, mais parce que, parvenus à l'âge de la réflexion, nous pouvons juger la valeur des principes sur lesquels elle s'appuie. La religion est l'ensemble des croyances que l'on adopte sur des questions d'un certain ordre ; comme les opinions politiques, comme l'adoption de tel ou tel système philosophique, elle est, quoi que l'on fasse, le fait du libre consentement, et ne peut être imposée. La foi en un dogme résulte de l'appréciation et ne se commande pas. Un enfant peut être élevé dans la religion catholique, juive, protestante ou toute autre, mais il n'est réellement de l'une ou de l'au-

tre que lorsqu'il a pu s'en assimiler les croyances par un acte de sa volonté. On peut se soumettre, par la contrainte ou par l'habitude, à des pratiques extérieures, mais la conviction intime échappe à toute autorité. C'est là une vérité passée à l'état d'axiome.

Ceci n'est vrai, dira-t-on, que pour ceux qui sont capables de raisonner leur foi ; mais combien y en a-t-il qui ne le font pas, ou ne le peuvent pas. — Ceux-là même ne font pas exception à la règle ; s'ils se contentent de l'affirmation d'autrui, sans autre examen, c'est que cela leur convient, et que le principe leur est suffisamment démontré ; ils n'en agissent pas moins par un acte volontaire et libre ; ils croient parce qu'ils veulent croire, et non parce qu'on veut qu'ils croient. Leur foi, pour n'être pas raisonnée, pour n'être même pas toujours raisonnable, n'en est pas moins respectable, du moment qu'elle est sincère. Laissons-les donc à leur croyance tant qu'elle leur suffit ; plus tard, comme l'enfant qui grandit, ils voudront en savoir davantage et comprendre, et c'est alors qu'il serait imprudent et inutile de prétendre étouffer en eux la réflexion.

Avec de tels principes, dira-t-on, il y aurait autant de religions que d'individus.

En considérant la chose au point de vue philosophique, on se demande d'où vient l'espèce de réprobation attachée au changement de religion ? Il est évident qu'avec le principe de la liberté de conscience et du libre examen, proclamé avec raison comme une conquête du progrès, cette réprobation est un non sens. Elle pouvait avoir sa raison d'être à une certaine époque ; elle se conçoit encore dans les pays où la foi est exclusive, parce que le culte officiellement pratiqué et imposé étant considéré comme la seule voie du salut, quiconque s'en écarte est regardé comme un réprouvé, mais elle ne se comprendrait pas dans ceux où la liberté de conscience est de droit commun. Chacun étant libre d'adorer Dieu à sa manière, doit l'être de se rattacher à la croyance qui répond le mieux à ses aspirations ; l'engagement pris pour l'individu, alors qu'il était incapable d'avoir une volonté, ne saurait, ni en droit, ni en équité, ni en logique, le lier en aucune façon ; le simple bon sens dit qu'il est toujours libre de ratifier ou de récuser un contrat conclu sans sa participation.

Son libre arbitre ne peut pas plus être enchaîné, au point de vue religieux, par la foi de son père, qu'il ne peut l'être par leurs opinions politiques ou scientifiques. Ce que l'on cherche dans une religion, c'est la plus grande somme possible de vérités ; si donc, dans notre conscience, la croyance de nos pères nous paraît s'écarter de la vérité, le respect que nous leur portons ne peut aller jusqu'à l'abdication de notre propre jugement, et à l'adoption aveugle de leurs idées par cela seul qu'ils les ont proposées. N'est-il pas plus rationnel, plus moral même, de s'inscrire franche-

ment sous la bannière de son choix, que de persister à figurer dans les rangs d'une croyance que l'on ne partage pas.

Les idées qui ont longtemps gouverné le monde laissent des impressions qui s'effacent lentement et ne disparaissent qu'après plusieurs générations. Sous l'empire de la foi aveugle, qui exclut tout examen, chaque religion, convaincue d'avoir seule la vérité qui conduit au ciel, considérait les autres religions comme des œuvres sataniques, et ceux qui les professaient comme inévitablement voués à l'enfer. De cette idée fortement imprimée dans l'esprit des masses et que les ministres de tous les cultes se sont constamment efforcés d'entretenir, est né l'antagonisme religieux, source incessante, comme on le sait, de violences, de luttes et de persécutions. En ces temps de fanatisme, changer de religion n'était pas regardé comme un changement d'opinion, mais comme une désertion à l'ennemi. Bien qu'on voie aujourd'hui les choses d'une manière plus large, cette prévention n'est pas tellement effacée qu'elle n'ait laissé des traces comme ces vieux préjugés qui survivent à la cause qui les a fait naître. Quoique la liberté de conscience ne soit plus contestée en principe, elle n'est pas encore entrée dans les mœurs pratiques de tout le monde; de même que certains droits politiques, c'est encore un droit monstrueux aux yeux de beaucoup de gens. La défaveur qui s'attache au changement de religion, et qui semble une anomalie dans ce temps de libre examen, est incontestablement un reste des préventions nées de l'antagonisme religieux, et dont ceux-mêmes qui ont secoué le joug des idées exclusives ne sont pas entièrement affranchis. L'esprit qui s'est identifié avec une idée ne s'émancipe que graduellement et avec timidité; longtemps encore il sacrifie aux préjugés, à l'usage, à la crainte du qu'en dira-t-on; si ce n'est pour lui, c'est pour les siens.

(A suivre).

ALLAN KARDEC

RIVALES

CHAPITRE II

A Saint-Augustin ! quelques semaines plus tard, à l'église Saint-Augustin d'Alger ! remplie d'une foule élégante, bariolée, chatoyante... foule qui susurre, chuchotte et murmure.

.... Des centaines de cierges éclatants illuminent l'autel, qui disparaît, sous les guirlandes de milliers de roses. De hauts palmiers, des bananiers dentelés, des cassiers de Farnèse couverts de la fleur de Carmen si odorante, font du sanctuaire une oasis de verdure.

Un mariage au luxe princier s'y prépare ; car c'est le jour où Fabien d'Hauterive va conduire à l'autel Estelle Solano !

Jamais union ne fit plus jaser, pas même le mariage du ténor Maigriot avec la fille de l'Intendant général !

Aussi, le bedeau — en grande tenue, avec de superbes mollets — est-il absolument débordé, et c'est à peine si, aidé d'une escouade de sergents de ville, il peut empêcher le public curieux d'envahir les places réservées au cortège.

Dehors, la situation est inextricable !... Une masse compacte d'ouvriers, d'ouvrières, de cigarières en bordée, de gens du peuple de toute espèce remplissent les rues de Ménerville et de Constantine.

Rue Ménerville, se trouve le coquet pied-à-terre loué par Fabien pour M^{me} et M^{lle} Solano. C'est là que sont les vingt-cinq caisses renfermant le contenu de la corbeille... vingt-cinq caisses !... dont plus de la moitié vont accompagner les nouveaux mariés dans leur voyage de noces en France ! C'est là que s'habille Estelle, aidée de sa tante et de ses filles d'honneur. C'est là qu'est préparé le « lunch ». On le prendra à la mode de Paris, debout devant un buffet délicatement et somptueusement servi... et, pendant que ses amis porteront des toasts aux nouveaux époux, Estelle d'Hauterive changera sa blanche robe d'épousée contre un coquet costume de voyage. Puis, les jeunes mariés s'enfuiront tous deux, seuls dans leur coupé, jusqu'au quai d'embarquement... et, seuls, sans avoir permis à personne de les suivre, ils monteront sur le paquebot en partance pour le plaisant pays de France.

Tel est le programme arrêté par Fabien, programme auquel Estelle a dû souscrire, et qui doit s'exécuter rigoureusement, Fabien tenant à faire respecter sa volonté.

.

La foule, en attendant les mariés, échangeait force propos et lazzis, pour la plupart à l'adresse des nombreux invités dont le flot commençait à déferler sur les marches de Saint-Augustin.

.

Mais bientôt arrivaient dans leur landau M. et M^{me} Beauregard, et ce n'est pas sans difficulté que leur voiture, au pas, parvenait à fendre la foule, quoiqu'un agent de police eût été placé à la tête de chaque cheval.

Un peu fatiguée et souffrante, Aimée avait décidé d'aller droit à l'église. Elle était toute pâle et serrait, nerveusement, la main de son mari.

Elle portait un délicieux chapeau Louis XV, arrivé tout droit de chez Virot, et son costume de drap blanc, orné d'or, était le dernier triomphe de M^{lle} Sadler, le Worth féminin de la rue du Soudan.

Malgré ces circonstances réconfortantes, Aimée déclara à son Guy qu'elle se sentait affreusement triste, convaincue qu'elle était de voir ce mariage mal tourner !

On approchait du portail, quand, penchant sa jolie tête sur l'épaule de son mari,... elle lui confia tout bas :

« Guy, je vous l'ai caché ! *mais Stella doit venir*, elle me l'a dit. »

L'honnête Guy sursauta, comme piqué par une guêpe.

« Grands Dieux ! vit-on jamais pareil drame, s'écria-t-il. »

« Et moi, je ne puis m'empêcher de penser à Estelle ! c'est vraiment trop cruel pour elle. »

« Prenez garde, ma chérie ! ces badauds nous regardent. Essayez vos yeux de myosotis, dit gentiment Guy, voyant les jolis yeux de sa femme se remplir de larmes ; et surtout ne plaignez pas Estelle. C'est une bergeronnette fringante !... Elle ne pense... soyez-en certaine... qu'au collier de perles envoyé, ce matin même, par Fabien ! »

Aimée sourit, mais ne put répondre autrement. La voiture était arrêtée... la portière s'ouvrait, et la jeune femme dut mettre pied à terre, et monter l'escalier, non sans laisser voir au public ses dessous mirobolants, ses fines chevilles et ses petits pieds aristocratiques.

Elle venait de disparaître dans la nef, quand un remous de la foule annonça l'approche du cortège... Il n'avait, bien entendu, que quelques centaines de mètres à parcourir. Les voitures, rangées sur le quai, prenaient la rue Ménerville, y stationnaient quelques minutes, puis avançaient jusqu'à Saint-Augustin, où elles dégorgeaient leur brillant contenu.

Pour ce court trajet, contrairement aux usages, les mariés étaient dans la même voiture. Leur coupé bleu-clair, tout doublé de gros grain crème était le chef-d'œuvre de *Binder*. A peine plus grand qu'une chaise à porteurs, il était bien un peu petit pour deux personnes, car il avait été construit exprès pour la fiancée. Mais les mariés, chacun le remarqua, étaient serrés l'un contre l'autre comme deux petites perruches vertes inséparables, et le peuple vit fort bien les regards chargés d'amour et de légitime orgueil avec lesquels Fabien contemplait sa compagne. Cela ne s'accordait nullement avec la légende des fiançailles, légende accusant le futur d'une étrange froideur que la demoiselle n'avait jamais su vaincre.

Au moment où la mariée mettait pied à terre, un long murmure d'admiration s'éleva de la foule. On savait qu'Estelle était jolie... mais cette jeune femme, — dans son long fourreau empire en satin d'un blanc argent, le cou cerclé par un triple fil de perles d'un orient incomparable, — cette jeune femme était d'une beauté absolument idéale !

Le voile retombait légèrement sur son visage d'une pâleur de rose blanche, ses yeux verts brillaient d'un feu mystérieux ; ses gestes étaient empreints

d'une distinction suprême, sa démarche avait une élégance royale... et quand elle pénétra dans l'église, au bras d'un vieil ami qui lui servait de père... soudain — en la voyant si belle ! — chacun comprit Fabien ! et chacun excusa cet étrange mariage !

La cérémonie eut lieu sans incidents. Toutefois, il était constant qu'un certain malaise dominait les assistants. On se sentait comme sur des sables mouvants ! Il était facile d'attribuer cette disposition à ce que l'on savait du passé de la mariée !... Néanmoins, il y avait *quelque chose* dans l'air... quelque chose de vague, d'inexplicable, qui faisait frissonner les natures mobiles et sensibles...

M^{me} Beauregard, surtout, se sentait atteinte par de sinistres pressentiments, « Mon Dieu ! Mon Dieu ! pardonnez-leur ! et donnez-leur le bonheur ! », ne cessait-elle de murmurer.

Le défilé à la sacristie fut accablant pour les mariés. L'indiscrète curiosité des invités fit rougir plus d'une fois la jeune femme. Aussi, son mari fronçait-il les sourcils et activait-il autant que possible le passage du flot humain.

Aimée arriva une des premières rue Ménerville... Elle recommanda à son mari de faire de son mieux pour recevoir les invités, car la tante Solano se sentait parfaitement incapable de remplir ses devoirs de maîtresse de maison. Puis elle se rendit au plus vite dans la chambre à coucher, où M^{me} d'Hauterive, aidée de deux femmes de chambre, allait changer de toilette et revêtir un costume de voyage, — véritable poème de toilette féminine

A peine la mariée aperçut-elle son amie qu'elle renvoya ses suivantes.

La chambre était pleine de caisses, ouvertes pour la plupart, les autres fermées ; de luxueux articles de toilette traînaient sur toutes les chaises. Un nécessaire de voyage (en argent, avec le nom d'Estelle incrusté en turquoises sur le couvercle), embellissait la table à coiffer. Le voile de l'épousée, qu'elle venait d'enlever, était jeté sur la psyché et, sur un guéridon, une corbeille de superbes fleurs exotiques remplissait l'air de parfums capiteux.

Ah ! dans l'avenir, Aimée revit souvent, par la pensée, tout ce joli fouillis nuptial... au milieu duquel la femme de Fabien se tenait debout, adorablement souriante, les bras étendus.

« Ah ! ma chère amie », dit celle-ci, et, en pleurant, Aimée se jeta dans les beaux bras qui se refermèrent sur elle.

La mariée baisa, en silence, les boucles soyeuses de son amie.

« Ah ! chère ! chère ! pourvu que vous soyez heureuse », soupira Aimée.

« Il y a des risques à courir », dit M^{me} d'Hauterive de sa belle voix de

contralto. « Je les connais... et... peut-être, ai-je eu tort ! mais, je l'aime !... *je l'aime tant !...* embrassez-moi vite, une fois encore, chère !... Je vais partir ! »

Comme elle parlait encore, elle frissonna ; puis glissa par terre, inerte, hors de l'étreinte d'Aimée.

M^{me} Beauregard n'appela personne à l'aide. De ses doigts tremblants elle dégrafa la robe de noces. Elle courut au cabinet de toilette et en revint avec une carafe d'eau dont elle inonda le visage de son amie avec précaution... n'oubliant pas, en véritable femme, même en un moment critique, les égards dus au splendide fourreau de satin !

Quand, toute troublée par les émotions de ce grand jour, maman Solano fit son entrée — un peu plus tard — dans la chambre, elle trouva Estelle étendue sur la chaise longue, à moitié dévêtue et la figure pâlie. La malade avait repris connaissance ; mais son expression et son regard n'étaient plus les mêmes. D'un air irrité et d'un ton maussade elle demanda ce qui venait de lui arriver.

« Chut ! », lui dit Aimée ; « ne vous tourmentez pas, ma chère, restez tranquille, reposez-vous. »

« Je me suis donc évanouie encore ? Mais les voitures vont arriver. Il doit être presque l'heure... Où est Fabien ? »... dit Estelle nerveusement.

La tante aurait voulu répondre... Mais Aimée ne lui en laissa pas le temps.

Serrant avec force les poignets délicats d'Estelle entre les mains... elle lui dit impérieusement, tout en la regardant droit dans les yeux :

« *Vous êtes mariée*, ma chère ! Souvenez-vous ? vous êtes revenue dans cette chambre pour vous déshabiller ; vous me parliez quand vous vous êtes subitement trouvée mal. »

A ces mots, les traits d'Estelle exprimèrent tour à tour l'angoisse, le mécontentement, la colère...

« Tu ne vas donc pas mieux Minette ? » demande avec anxiété la bonne Solano, en mettant sous le nez de sa nièce un flacon de sels anglais.

.

Cependant les trois demoiselles d'honneur firent irruption dans la chambre. Elles ne purent dissimuler leur étonnement en trouvant l'heureuse mariée en pareil état, car c'étaient trois bonnes amies qui enviaient fort le sort de leur compagne. Aussi leurs questions, leur caquetage, leur curiosité finirent par énerver complètement Estelle, qui éclata en sanglots. M^{me} Solano, promptement, vint à la rescousse en disant : « Pauvre petite ! elle n'en peut plus... Allons, Mesdemoiselles, sauvez-vous ! Laissez-la avec moi et M^{me} Beauregard !... Nous avons été mariées ! Nous savons ce qu'il en est ! Et nous la remettrons vite sur pied... Pas vrai ? Bichette ?... Voyons ! Tu as un bon et brave mari qui te chérit tendrement ! Il n'y a pas de quoi pleurer !... Tu

vas avoir une foule de belles choses ! Tu vas être heureuse, gâtée comme pas une ! Essuie vite tes yeux. Ton mari va venir. »

« *Mon mari !* » Rien ne peut rendre l'amertume avec laquelle Estelle prononça ces deux simples mots. Ses yeux se voilèrent de nouveau de larmes, qu'elle cacha dans le vaste giron Solano.

... Étant donné que la bonne dame n'était habituée à recevoir de sa nièce que de rares bécots de perroquet, elle avait un certain droit à l'étonnement. Mais, elle réfléchit que l'Enfant n'avait plus ni père, ni mère, et elle fit de son mieux pour la réconforter...

Tout à coup ! l'humeur de la belle changea de nouveau ! Elle rappela ses jeunes camarades qui ne s'étaient guère éloignées... ne voulant, pour rien au monde, manquer aux devoirs privilégiés de leurs fonctions !

La jeune femme se tourna vers elles en souriant et leur dit :

« Venez, Mesdemoiselles ! venez bien vite ! Si vous le voulez, nous nous passerons de mes bonnes ! de *vraies* « *sottes* femelles », comme toutes leurs pareilles !! »

« Ici parle la fille du peuple ! la parvenue ! », pensa Aimée.

« Otez-moi, de grâce, ce fourreau », continua Estelle. « Je me crois une princesse d'Opéra, là-dedans ! Et tenez, voici ma couronne... Partagez-là en trois ! et grand bien vous fasse » ; et elle arracha la frêle guirlande de fleurs d'oranger et la lança en l'air avec une désinvolture qui choqua profondément les trois vierges !

Aidée de dix mains féminines, — sans parler des siennes, — la mariée eut vite fait de revêtir sa tenue de voyage.

Et quand son mari entra à son tour, elle courut à lui :

« Me voici prête, Monsieur. Embrassez votre femme ! Suis-je assez jolie ? »

« Très jolie », dit Fabien en la regardant posément. Il se pencha et déposa sur la joue de sa femme le plus léger des baisers. Puis, il lui offrit le bras, la conduisit au buffet ; et, après avoir joué ainsi son rôle de mari prévenant et attentionné, il l'invita à faire ses adieux à leurs amis réunis.

La parade, ordinaire en pareil cas, ne manqua pas d'avoir lieu. Et, malgré tout, une certaine gêne se faisait encore sentir !... Heureusement, on touchait à la fin de la cérémonie.

En temps voulu : le coupé bleu emporta le jeune couple ; la foule de la rue s'écoula lentement ; les amis de la maison s'égrenèrent les uns après les autres.

Guy et Aimée furent les derniers à partir.

« C'est fini », dit Guy avec satisfaction en se jetant au fond du landau, « Dieu en soit loué ! c'est fini ! »

Aimée le regarda du haut de sa supériorité féminine :

« Fini ! », répliqua-t-elle en scandant ses mots, « Fini ??... Hélas ! cela ne fait que commencer ! »

(*A suivre.*)

CARMENCITA NOEL.

Souscription pour le monument de Bonne-Maman Rufina-Noeggerath

Montant des listes précédentes.	972 francs.
Monsieur de Grollier, Paris.	20 —
— Lancelin.	10 —
— A. Boismain, Lohéac.	5 —
	1.007 francs.

CE QUE L'ON VOIT DANS LE VERRE D'EAU

(*Quatrième article*) (1).

Au début de la médiumnité et après un temps variant de deux à dix minutes on aperçoit (dans la masse liquide, ou sur les bords, ou au fond du verre) soit un oiseau, une fleur, une plante ou une carte de visite sur laquelle est inscrit, en lettres or ou argent, un mot, un nom, une phrase ou un dessin symbolique. N'attendez pas autre chose, sauf la variété des sujets, pendant vos débuts.

Je reviens sur mes précédentes observations aux impatients. S'ils ne veulent pas attendre que leur guide instructeur ait terminé sa mission auprès d'eux, tant pis pour eux, il pourra leur en cuire d'avoir manqué de patience pour satisfaire (croient-ils) leur curiosité, mais ils ne récolteront que la déception. Qui les plaindra ? Pas moi, je vous l'assure.

Après les débuts le guide instructeur fait apparaître des sites merveilleux, des panoramas splendides, des marines, des chasses mouvementées, des scènes de la vie humaine, aussi de la vie privée des animaux. Des romans vécus se déroulent dans cet espace restreint matériellement mais que la vue du *voyant* agrandit, puisque les objets, les êtres lui semblent être de grande naturelle.

C'est alors que le médium devra être prudent et ne pas se croire à même

(1) Voir la *Revue* de septembre, octobre et novembre.

de donner des consultations sur n'importe quel sujet. Il doit attendre la permission de son tuteur, du guide instructeur qui ne l'a pas abandonné et lui continuera ses leçons tant qu'il le croira nécessaire. Une fois sa tâche accomplie, il prendra congé de son élève, non sans avis utiles, conseils à suivre, et... présentera son successeur, puis ira remplir une nouvelle mission près d'un autre élève.

C'est ce nouveau guide qui donnera les conseils destinés au médium, aux consultants, et les mettra en rapport avec leurs chers disparus qu'il fera voir au médium dans le verre et que les consultants reconnaîtront facilement.

Ne jamais appeler un Esprit sans prendre l'avis de son guide. *Médiums n'essayez pas d'échapper à la tutelle de ceux qui veillent sur vous pour votre sécurité, pour votre bien ; vous abandonneriez un ami pour aller vers l'inconnu. Il y a là une loi qu'on ne peut transgresser sans grand dommage.*

Restez donc honnêtes et sérieux.

LES BOULES DE CRISTAL (1).

Les boules de cristal remplacent aujourd'hui le verre d'eau dont elles n'ont pas les inconvénients. Ces inconvénients du verre d'eau sont multiples, mais je n'indiquerai que ceux ci-après qui suffiront :

1° Quelles que soient les précautions prises par celui qui s'en sert, le moindre mouvement donne au meuble qui le supporte une impulsion qui fait osciller l'eau. Cette oscillation détruit bien souvent la vision et il n'est pas toujours possible de la faire revenir ;

2° Dès que le fluide magnétique des yeux du médium commence à pénétrer dans la masse liquide, les animalcules (infusoires des autres êtres microscopiques) s'inquiètent, se meuvent et leur action commune fait irriter l'eau, ce qui fatigue la vue du médium dont les paupières clignent sans cesse. Si le médium est impatient il a vite fait d'abandonner ses recherches ;

3° Il faut aussi compter avec le renversement de l'eau si la table n'est pas d'aplomb, si le consultant ou le médium s'approchent trop près du meuble ou le font vaciller en s'y appuyant.

COMMENT ON VOIT DANS LE CRISTAL

Méthode anglo-américaine

Maintenez le cristal propre et clair, ne le touchez que lorsque vous vous en servez. Réchauffez-le en le plaçant près du feu et mettez dessus un mor-

(1) Voir les dernières pages d'annonces de la Revue (feuilles bleues).

ceau de velours noir ou d'un rouge foncé (1). Le cristal peut être employé par une personne seule ou par deux en même temps, dont l'une le tient pendant que l'autre regarde dedans. Souvent, cela aide au développement de la faculté que de tenir des séances à plusieurs. Autant que possible, la pièce où l'on se tient doit regarder au nord ; elle doit être calme de toutes manières. Le meilleur moment est deux heures environ après un léger repas. Tirez les rideaux de la fenêtre de manière à faire une obscurité à peu près complète. Laissez tomber sur le cristal, par-dessus vos épaules, le peu de lumière que doit projeter la fenêtre ou la lampe ; vous pouvez tenir le cristal à la main ou le disposer sur une petite table ; la distance doit être la même que celle d'un livre quand vous lisez. Concentrez votre attention sur le centre ; regardez dedans, non sur la surface ; ne fixez pas et ne vous imposez aucune incommodité. Il y a des personnes qui voient tout de suite ; d'autres qui, la première fois qu'elles essaient, ne voient qu'au bout d'une dizaine de minutes. Si vous ne réussissez pas ou si vous ne pouvez pas voir clairement, mettez, au bout d'une demi-heure, le cristal de côté et essayez de nouveau le jour suivant à la même heure. La lumière du gaz vaut la lumière du jour, mais le clair de lune est ce qu'il y a de mieux. Certaines personnes réussissent mieux à la lumière du jour, d'autres préfèrent la lumière artificielle.

Une autre méthode consiste à placer le cristal dans la lumière et à regarder au travers par transparence, avec le bleu du ciel comme fond ; ou bien deux bougies de cire dans des bougeoirs de cuivre peuvent être disposées de manière à former, avec le cristal, un triangle.

La respiration doit être lente et profonde pendant qu'on regarde dans le cristal et il est bon de rester, pendant cinq minutes, les yeux fermés avant de regarder dans le cristal et après y avoir regardé. De cette façon, vous éviterez la fatigue dont certains « clairvoyants » se plaignent. *Restez passif et n'essayez pas de voir quelque chose en particulier la première fois que vous essayez* ; par la suite, écrivez sur un bout de papier ce que vous désirez voir, pliez ce papier et ne pensez plus à la question que vous avez posée, mais demeurez passif et attendez ce qui peut se présenter, comme si de rien n'était. Pour développer la faculté, au cas où elle ne se manifesterait pas de suite, tâchez de « voir » dans le cristal une figure que vous connaissez bien. Essayez aussi de « voir » vos rêves dans le cristal. La « visualisation » est un auxiliaire précieux de la mémoire ; beaucoup de détails, dont vous ne pourriez pas vous souvenir autrement, apparaissent nettement dans le cristal. Des expériences de télépathie aident souvent au développement de la « clairvoyance ». Demandez à un ami de penser à une carte à jouer et de

(1) Nous avons observé qu'un drap violet aidait encore plus que ceux d'une couleur autre.

tâcher de la « voir » dans le cristal, pendant que, de votre côté, vous tâchez de « voir » une carte sans savoir à quelle carte votre ami a pensé. Cette expérience de « transmission de pensée » réussit également bien entre des personnes éloignées, si on se sert de deux « cristaux » et si l'on convient d'avance du moment de l'expérience. Passez graduellement du connu à l'inconnu. Par exemple, cherchez d'abord à « voir » une maison ou une rue que vous connaissez et ainsi de suite. Il ne faut pas changer le cristal de place à moins que vous ne désiriez changer la scène que vous voyez. Ne faites pas attention aux rayons réfléchis, regardez au travers d'eux ; s'il est tenu comme il faut, le cristal ne doit pas renvoyer de rayons.

Méthode du Docteur Maxwell

Nous ne saurions laisser passer sous silence la manière de se servir des boules de cristal indiquée par M. le Dr Maxwell, auteur de l'important ouvrage : *Les Phénomènes psychiques* (1), duquel nous détachons les plus intéressants passages, sans y rien ajouter ni retrancher :

L'un des moyens les plus anciennement connus est l'emploi d'une boule de cristal. Je n'ai pas besoin de rappeler la pratique des anciennes devineuses, ni l'histoire de John Dee, ni les nombreux récits qui nous ont été faits par les chroniqueurs et les romanciers. La boule de cristal est le procédé perfectionné, de même que le miroir noir ; mais le miroir ordinaire, le verre d'eau, la carafe ronde, la boule des savetiers, l'ongle du doigt, le verre de montre, toute surface polie enfin peut servir à induire l'hallucination. Je ne recommanderai que les premiers procédés ; ils sont les meilleurs ; l'ongle, le verre de montre, les surfaces polies comme celles d'une table vernie ou cirée ne sont pas à recommander.

La boule de cristal est, je crois, le procédé de choix : j'ai étudié avec quelque soin la vision dans le cristal, et bien que j'aie remarqué des différences individuelles chez les sujets, je crois pouvoir dire que, d'une manière générale, je suis arrivé, en ce qui concerne le processus opératoire, aux constatations suivantes :

La matière de l'objet n'est pas indifférente. Les boules en *cristal de roche* m'ont donné les meilleurs résultats : j'ai vu des personnes incapables d'avoir des visions dans le verre ordinaire qui en obtenaient dans une petite boule de cristal naturel. Les objets en cristal de roche ont l'inconvénient d'être très coûteux.

Le verre ordinaire donne de très bons résultats, mais il faut éviter que la boule contienne des bulles d'air ou d'autres défauts. Il faut qu'elle soit aussi homogène que possible.

(1) MAXWELL : *Les Phénomènes psychiques*, in-8°, 2^e édition. Prix : 5 francs. Port : 0 fr. 50 France ; 1 fr. 25, étranger.

La forme de la boule peut être sphérique ou ovoïde. Je crois que la forme elliptique est peut-être la meilleure, car elle permet d'éviter plus aisément les reflets.

La dimension de la boule est indifférente, mais je préfère les boules un peu grosses. J'ai cependant obtenu d'excellents résultats avec des boules d'un centimètre aussi bien qu'avec des boules de 6 à 7 centimètres de diamètre.

La boule peut être blanche, bleue, violette, jaunâtre, verte ; elle peut être opaline ou transparente, mais je crois que les meilleurs résultats s'obtiennent avec les boules blanches transparentes (1).

Comme l'étude de la vision dans le cristal me paraît bien l'un des phénomènes les plus curieux à étudier, je me permets d'indiquer que l'on trouvera des boules de cristal bien faites à la LIBRAIRIE SPIRITE, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. Le prix de ces globes varie de 5 à 20 francs, suivant leur grosseur. Le mieux serait encore de chercher une boule en cristal de roche, mais le prix alors peut atteindre 200 francs (2). On doit les faire tailler sur commande car il est extrêmement difficile d'en trouver de toutes faites.

Pour regarder dans la boule, il faut la placer à l'abri de tout reflet, de façon qu'elle offre une teinte uniforme sans points brillants. Pour cela, on peut l'envelopper d'un velours foncé, ou la tenir dans le creux de la main, ou même la tenir au bout des doigts, pourvu que les conditions indiquées plus haut soient remplies. L'objet doit être placé à la distance de la vision normale ; le regard doit être porté, non sur la surface de la boule, mais dans la boule elle-même ; avec un peu d'habitude on y arrive aisément.

Les miroirs donnent aussi de très bons résultats. Ils peuvent être faits comme les miroirs ordinaires ou être noirs comme les fameux miroirs de Bhatta qui ont une composition spéciale. Je n'ai pas expérimenté avec ces derniers. J'ai remarqué qu'il fallait, au dire des sujets, que le miroir ne reflât aucun objet et présentât une teinte uniforme, celle du ciel par exemple, bleu ou gris, mais sans mélange, de ces deux couleurs comme l'est par exemple un ciel nuageux où les vapeurs blanches se détachent sur le fond azuré ; dans un appartement on peut refléter le plafond s'il est monochrome.

Enfin, un verre d'eau, une carafe d'eau si elle présente une forme globulaire ou cylindrique, un siphon d'eau de seltz, l'ongle du pouce notamment peuvent servir d'inducteurs à l'hallucination (3) ; mais ces procédés, sauf les deux premiers, ne réussissent qu'avec des sujets très sensibles.

(1) C'est aussi l'avis des médiums voyants.

(2) Et qui voudrait essayer à ce prix ?

(3) Remarquez bien ce mot HALLUCINATIONS qui revient sans cesse sous la plume du savant docteur qui emploierait un autre mot si, lui-même, voyait dans ces cristaux, miroirs, verres, etc.

Dans ces conditions d'opération j'ai observé des résultats quelquefois extraordinaires et qui confondent l'imagination. Ils m'ont paru tendre à démontrer la vérité de l'idée kantienne sur la relativité et la contingence du temps et de l'espace. Il est bien difficile d'admettre que ces deux ordonnées de nos perceptions soient exactement ce qu'elles nous paraissent être, à moins de pousser la théorie des coïncidences jusqu'à l'absurde comme je l'ai vu faire par un professeur de mes amis. C'est alors fermer la porte à toute discussion et à tout examen intelligent d'un fait en apparence anormal.

Mes observations ont été faites avec différentes personnes et l'on m'en a signalé un grand nombre que je n'ai pas personnellement faites. Les sujets doués de la faculté de voir dans le cristal (c'est sous cette forme abrégée que je désignerai ce phénomène) ne sont pas rares. L'analyse des faits observés par moi ou que je tiens de première main, c'est-à-dire des personnes qui les ont elles-mêmes observés, permet de ranger ces « hallucinations » (?) dans six catégories d'intérêt croissant :

- 1° Vision de faits imaginaires, hallucinations ordinaires ;
- 2° Souvenirs oubliés rappelés à la mémoire sous forme de vision ;
- 3° Faits passés que le sujet affirme avoir toujours ignorés ;
- 4° Faits actuels certainement inconnus du sujet ;
- 5° Faits futurs ;
- 6° Faits d'interprétation douteuse.

Ce groupement montre la curieuse gradation qu'on observe dans les visions. D'abord une activité désordonnée et illogique comme celle du rêve, puis une activité plus coordonnée : connaissance de faits oubliés, connaissance de faits passés ignorés du sujet, connaissance de faits actuels ignorés du sujet, connaissance apparente d'événements futurs. Je n'ai eu l'occasion d'observer nettement que les faits classés sous les numéros 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

Mes lecteurs verront quelle méthode leur semble être plus pratique, toutes les deux ayant donné des résultats appréciables à ceux qui ont eu la patience d'étudier, de rechercher sans souci de leurs peines, de leurs déceptions.

(A suivre.)

J. OUISTE.

NÉCROLOGIE

Au moment de mettre sous presse nous recevons avis de la désincarnation de notre sœur M^{me} DEVIN, d'Alger, à l'âge de 70 ans.

M. Bouilly, notre correspondant et ami, prononça une allocution sur la

tombe et fit ressortir les qualités de notre sœur: femme de bien dans l'acception du mot, en même temps que militante se dépensant pour la cause à laquelle elle est restée dévouée jusqu'à la fin.

Nous adressons à sa famille et aux membres du groupe auquel elle appartenait nos sympathiques et fraternelles condoléances.

LA RÉDACTION.

COMMENT ON DEVIENT SPIRITE

Nous avons annoncé le mois dernier : *Comment on devient spirite*, volume que nous devons publier en février prochain. Plusieurs de nos correspondants nous ayant demandé des détails sur ce livre avant de souscrire à sa publication, nous croyons utile d'en donner à nos lecteurs un résumé succinct :

C'est l'histoire véridique d'une âme appelée à nos croyances par les bons esprits. Ils la guident, l'instruisent, et son bonheur est si grand quand elle a entrevu et compris les nouvelles vérités, qu'elle voudrait le faire partager à tous. C'est d'abord à son amie d'enfance qu'elle s'adresse ; celle-ci ignore tout du spiritisme et l'auteur développe pour elle, successivement, les principaux points de la doctrine. Elle lui démontre l'immortalité de l'âme qu'elle lui prouve par les phénomènes de la médiumnité. Comme appui elle joint à son dire une série de communications qu'on pourrait appeler l'histoire d'une âme, tant les conseils de son cher guide, l'esprit Jean, visent à la corriger de ses défauts et à la mener à la vertu par le plus court et le plus droit chemin. La correspondante prend goût à ces instructions ; elle s'étonne de la réincarnation. M^{me} Berthe Jouanse lui adresse des instructions données dans son groupe par leurs esprits guides et son amie commence à croire. Elle la met en garde contre les spirites charlatans qui n'ont de la doctrine que le nom et laissent supposer aux ignorants que le spiritisme sert à tirer la bonne aventure ou à faire découvrir des trésors cachés. Elle lui parle du progrès incessant des êtres humains, l'exhorte à la prière et fait passer en elle sa foi ardente, son espérance si vive qu'elle devient une certitude. Elle lui rappelle les préceptes de l'Évangile et a enfin la joie de voir son amie convaincue des vérités de notre doctrine.

Ce qui surtout rend ce livre très intéressant c'est qu'il est vrai. On sent à la lecture que l'auteur pense et croit ce qu'il dit. Sa foi vive et ardente se retrouve partout et partout elle réchauffe le cœur et console les âmes abattues des douleurs d'ici-bas. Sa conviction profonde trouve le chemin de l'âme et s'impose au lecteur par sa sincérité.

COMMUNIQUÉ

Société Magnétique de France.

La Société Magnétique de France, dans le but de propager les phénomènes psychiques, vient d'organiser un service de trois conférences chaque mois : le 2^e samedi et les 1^{er} et 3^e jeudis à 8 heures et demie au siège de la Société, 23, rue Saint-Merri, Paris. M. Durville, très prochainement, commencera un Cours de Magnétisme personnel.

A la réunion du 14 novembre, après lecture du procès-verbal de la dernière séance et l'admission des nouveaux membres, M. le Commandant DARGET a communiqué ses « *Nouvelles recherches sur la photographie de la Pensée et des Radiations humaines* ». M. FERNAND GIROD, lauréat de l'École pratique de Magnétisme, a ensuite démontré, avec M^{lle} Edmée, un des premiers sujets qui servit à M. Durville pour ses recherches sur le Fantôme des Vivants, « *Quelques particularités du Sommeil magnétique* ». L'auditoire charmé par les expériences n'a pas ménagé ses applaudissements au jeune conférencier.

Le 10 novembre, M. GASTON DURVILLE a parlé de la « *Radiation humaine et de ses Propriétés physiologiques* », sa comparaison avec le rayon N. Les expériences qu'il fit avec M^{lle} Jane ont été des plus démonstratives.

Conférences du mois prochain :

3 décembre. — COMMANDANT DARGET. *La Photographie de la Pensée, du Sentiment, de la Maladie et du Fluide vital des Animaux, Végétaux et Minéraux*. Photographies spirites, 200 projections.

12 décembre. — Réunion administrative. — Admission des Nouveaux membres puis : FERNAND GIROD. « *Étude de l'état suggestif* » avec Edmée. Très nombreuses expériences.

17 décembre. — FERNAND GIROD. « *Étude du Geste au moyen de suggestions verbales en état cataleptique* ». Présentation de Poses artistiques avec Edmée.

Les séances de la Société Magnétique de France ne sont pas publiques, ceux qui désirent y assister doivent demander une invitation à un sociétaire ou directement à M. Durville, secrétaire général, 23, rue Saint-Merri, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

A. PORTE DU TRAIT DES AGES. — **L'Envoûtement.** — *Histoire d'une Suggestion.* — *Préface de PAPUS.* — 1 vol. in-18, H. Daragon, éditeur, 96, rue Blanche, 0 fr. 90.

L'étude des Sciences Occultes peut paraître parfois très ardue pour les non initiés. Sous forme de nouvelles d'une haute tenue littéraire, l'auteur de *l'Envoûtement* a présenté six charmantes études écrites en un style clair et compréhensible pour tous. Ce petit recueil d'une lecture captivante laisse percer le rôle de l'envoûtement et de la suggestion dans la plupart de nos actes quotidiens. — La petite Étienne, amoureuse, n'est-elle pas envoûtée par l'ami de son mari. L'Ondine qui rêve au beau jeune homme de l'étang magique n'est-elle pas aussi inspirée par le Dieu d'Amour. — Et cet examen médical d'une jolie femme accusée à tort d'avoir assassiné son mari par suggestion ?

Tous ces récits ont l'attrait de la vérité, et le plus gros succès est réservé à cette publication, que l'on ne doit mettre qu'entre les mains de personnes connaissant la vie et sachant analyser les passions ; entre les mains de personnes imprévoyantes, elle pourrait amener des désordres épouvantables que n'a pas cherchés l'auteur.

La Légende de Diamant

On a dit : « Comprendre, c'est égaler. »

Pour analyser dignement un livre tel que celui-ci, il faudrait être, comme son auteur : fin ciseleur de rimes sonores et enchanteresses, philosophe érudit, musicien transcendant et littérateur émérite.

Nous n'atteignons pas à ces altitudes. Aussi, sera-ce plutôt sous l'impulsion d'une amitié vieille de plusieurs lustres que nous céderons, en consentant à donner ici un aperçu du beau livre, nouvellement paru, d'Edmond Bailly.

Encore sous l'impression profonde et solennelle de sa passionnante lecture, qu'il nous soit permis de dire aux lecteurs de la *Revue Spirite* que LA LÉGENDE DE DIAMANT, — dont on parle beaucoup déjà, — se distingue, parmi beaucoup d'autres éditions nouvelles, comme une gemme scintillante au milieu d'un tas de cailloux.

Depuis son titre scintillant jusques à l'axiome profond qui le termine, cet ouvrage est un pur chef-d'œuvre, où l'auteur réussit, de façon très heureuse, à concilier la pensée celtique avec la pensée qui présida à la base du Chris-

tianisme primitif. Son contenu est un éblouissement varié d'épisodes guerriers, mystiques et amoureux, s'harmonisant entre eux, grâce à un roman superbe et éminemment moral qui en forme la trame savante, et nous raconte l'éthopée des anciens Celtes, nos aïeux.

La « Légende de Diamant » d'Edmond Bailly est, en somme, l'évocation puissante et poétique du monde celtique, de même que la « Légende d'Or » de Jacques de Voragine est l'histoire du monde chrétien.

Par le premier chapitre de son livre : *l'Enchantement de la Harpe*, Bailly expose les rapports existant entre les sons vocaux exprimés par les voyelles, et les grandes forces cosmiques, — éthérées et planétaires, — que ces vibrations sonores mettent en jeu.

C'est la clé de la puissante et si peu connue Magie des sons.

Le second chapitre relate les curieux mystères de l'initiation celtique, et les bases sacrées de ses croyances religieuses.

Le Seul Amour, — qui vient ensuite, — émeut profondément le lecteur ; il semble qu'ici l'auteur se soit surpassé, et je n'exagère pas en disant qu'il atteint au sublime dans le dialogue entre *Niod*, l'archi-Mage, et *Gwennola*, qu'un amour contrarié incite au suicide. « Tu te trompes, — dit le Mage à la jeune fille, — *Yoor*, n'a point cessé de vivre, il vit plus que toi-même, car il s'épanouit dans la Lumière, tandis que tu traitnes, lamentablement, dans d'épaisses ténèbres, ta pauvre âme déchue. L'amour qui demande n'est pas. Seul est l'amour qui donne et donne. »

Dans le *Dominateur du Seuil*, l'auteur trace avec un soin sérieux l'effrayant tableau des initiations antiques, et on suit, avec une anxiété poignante, *Olen*, le jeune néophyte, à travers ses terribles épreuves.

Puis, de par les trois derniers chapitres, Bailly peint, en un style harmonieux et châtié, les mœurs des tribus guerrières en luttant contre elles-mêmes, mais se fusionnant bien vite au mot magique de PATRIE proféré par le Verbe des Druides, quand il s'agit de repousser loin du sol sacré l'envahisseur romain.

Je n'ai jamais lu qu'un seul ouvrage qui m'ait ému presque autant que la *Légende de Diamant* : *Zoroastre*, par Marion Crawford.

C'est qu'aussi, en notre xx^e siècle où, malheureusement, l'attention publique est égoïstement accaparée par les découvertes scientifiques, au détriment du livre sérieux, les mièvreries et le clinquant littéraire, — ivraie de l'intelligence, — semblent vouloir envahir la place de l'opé, et c'est grand dommage.

La savante et véridique évocation des peuples disparus nous convainc, cependant, que les Mages persans, que les Prêtres égyptiens, que les Druides de l'Armorique, possédaient, avec un savoir transcendant, un pouvoir dont nous n'avons aucune idée. Certes, il n'est pas encore né l'Édison qui

pourrait reproduire l'apparition des trois mots fatidiques qui annoncèrent à Balthazar, par le verbe inspiré de Daniel, le renversement de son empire et sa mort prochaine : *Nil novi sub sole*.

D^r ELY STAR.

Hypnotisme et Magnétisme, Somnambulisme, Suggestion et Télépathie, Influence personnelle, partie historique et théorique, Occultisme expérimental.

FORT VOLUME COMPRENANT :

- 1° Les théories de l'hypnotisme moderne ;
- 2° Le magnétisme et les magnétiseurs ;
- 3° L'histoire de l'hypnotisme ;
- 4° L'occultisme expérimental.

Par Jean FILIATRE et le Professeur L... J...

Quatre ouvrages en un seul volume. Prix : 5 francs.

Le cadre d'un cours complet d'hypnotisme pratique ne se prêtait pas à de longs développements historiques et théoriques sur une question encore peu connue. La science de l'occultisme expérimental, elle, encore à l'état embryonnaire, ne pouvait y trouver sa place. Si, en effet, l'alchimie est devenue la chimie, si l'astrologie antique a cédé le pas à notre astronomie, si les déifications des forces de la nature ont croulé devant les données positives de la physique, l'occultisme n'arrive à obtenir ses indiscutables résultats que par des procédés empiriques et on ne peut logiquement invoquer et recommander ces modes d'action dans un traité avant tout scientifique.

L'auteur du **Cours pratique d'Hypnotisme** s'est donc cru obligé de réunir, dans un volume écrit en collaboration avec le professeur J.... :

- 1° Tout ce qui a trait aux théories de l'hypnotisme ;
- 2° Les nouvelles idées de la science officielle sur le magnétisme dénigré, combattu, accepté enfin dans ses éléments constitutifs ;
- 3° L'exposé complet et la philosophie de l'histoire de l'influence dans l'humanité, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ;
- 4° Les données les plus précises sur l'occultisme expérimental ;

La vulgarisation de vérités de la plus haute importance et de connaissances pratiques utiles à tous : tel est le but de la publication de cet ouvrage.

Du même format que le *Cours complet d'Hypnotisme pratique*, il formera avec celui-ci la bibliothèque la plus complète des sciences dites occultes.

En vente à la *Librairie Spirite*, 42, rue Saint-Jacques.

Le Soi et ses enveloppes, par ANNIE BESANT. (Traduit de l'anglais.) Paris, Publications Théosophiques, 10, rue Saint-Lazare. Prix 1 fr. 50. Ouvrage de 124 pages.

Le Soi et ses enveloppes ;

Le Corps d'Action ;

Le Corps de Sensation ;

L'Objet des Enveloppes.

Vers la fraternité des religions par l'unité de la pensée ésotérique, tel est le titre du livre que vient de faire paraître M. Revel. L'intérêt de la thèse soutenue dans ce livre et son originalité résident dans la manière dont l'auteur fait la décomposition de la pensée mystique en ses éléments essentiels intégrants et dans la démonstration de leur unité indéfectible à travers les grands systèmes religieux, y compris le christianisme. M. Revel ne se contente pas de montrer que les traits caractéristiques de la doctrine ésotérique sont partout identiques et constituent la substance de la religion au sens universel, mais il fait encore ressortir que le faisceau des idées religieuses modernes, éclairées à la lumière de la science, converge vers une conception synthétique du mysticisme au sens ésotérique. Le développement de la thèse se poursuit avec un intérêt allant toujours croissant et avec une logique rigoureuse que tout esprit sans idée préconçue est amené à reconnaître : d'abord l'existence d'une doctrine ésotérique, et ensuite son unité et sa simplicité sous le tissu bigarré des symboles et des mythes qui la voilent. Ainsi dégagée, la religion apparaît comme un arbre immense dont les racines sont au ciel et dont les rameaux couvrent le monde, ou encore comme un fleuve majestueux émanant de la sagesse divine et se déversant par divers canaux particuliers.

Tout d'abord, l'auteur fait le parallèle entre l'anarchie des idées qui sévit actuellement dans le monde chrétien et l'unité de la pensée ésotérique dans les grands systèmes religieux. Il montre que la crise de la pensée chrétienne est un renouvellement aigu de la crise qui a toujours existé entre la tradition qu'Origène appelle la tradition extérieure (ou exotérique) et la tradition intérieure (ou ésotérique) ; c'est l'éternelle lutte entre la lettre et l'esprit pour l'interprétation des Écritures. Mais la lutte actuelle présente ce caractère particulièrement grave qu'aux antilogies des Écritures reconnues par Origène s'ajoutent des vicissitudes plus redoutables, celles qui résultent des travaux entrepris simultanément avec la méthode scientifique la plus rigoureuse par des prêtres, des pasteurs et des savants laïques. Toutes les condamnations sans réfutations et sans autres arguments que la raison dogmatique n'apportent pas de solutions aux questions vitales de l'enseignement chrétien

soulevées par la critique, celles-ci restant toujours aussi brûlantes et en suspens. Seule la pensée ésotérique peut dégager les vérités sublimes des écorces belles ou grossières dont les religions les ont revêtues. L'enseignement ésotérique apprend d'abord à lire les signes hiéroglyphiques souvent identiques ou similaires que l'on trouve dans les Écritures des grandes religions (1) et à percer les vérités qu'ils voilent ; il apprend ensuite que les rites religieux et le culte extérieur ne constituent pas une fin mais ne sont que des moyens. « Il n'est nullement besoin, dit M. Revel, de concevoir un mode quelconque d'évolution pour les formules religieuses. Les formules, les symboles, les mythes et les légendes, legs d'une science et d'une civilisation antérieures, et même la liturgie catholique, tout est parfaitement intelligible aux générations actuelles ; il suffit, pour en avoir l'intelligence, d'avoir recours à l'explication de leur symbolisme, et l'ésotérisme donne cette explication. Les formules des religions disparues ou vivantes sont comme des tableaux qui ont servi de modèles de morale et de spiritualité à l'humanité dans le cours des âges. L'ésotérisme perçu intuitivement ou enseigné par voie initiatique est la lumière qui éclaire ces tableaux. Les religions nous apparaissent alors comme des miroirs particuliers où se reflète la splendeur de la vie religieuse, ou encore comme ses modes d'expression, infimes reflets de la gloire de Dieu, échos bien affaiblis de la grande voix tonnante au cœur de l'homme et le conviant à la vie unitive éternellement glorieuse par leur union indissoluble avec Dieu.

Nous rendrons compte, dans le prochain numéro, du nouveau livre de M^{me} Annie Besant, intitulé : *La Construction de l'Univers*. — Prix, 1 fr. 50.

Paul FLAMBART, ancien élève de l'École Polytechnique, **Preuves et Bases de l'Astrologie scientifique** (méthodes, applications, conséquences psychologiques, discussions diverses). — 1 vol. in-8 carré. Prix : 3 francs. — Librairie Générale des Sciences Occultes. — Bibliothèque Chacornac. — 11, Quai Saint-Michel, 11, Paris V^e.

Ce livre, qui complète et justifie les précédents du même auteur, est avant tout une sorte d'*inventaire de tous les faits positifs* que douze années d'études expérimentales lui ont permis de recueillir sur plusieurs milliers de naissances diverses.

L'originalité de l'ouvrage consiste surtout à établir, au moyen de *statistiques*, les preuves positives d'une certaine liaison entre les astres et l'homme.

Contrairement à presque tous ceux qui ont traité jusqu'à ce jour la question, l'auteur estime que « l'appel à la tradition » et le métier de « tireur

(1) L'auteur le montre principalement dans son chapitre sur l'Apocalypse de saint Jean.

d'horoscopes » sont incapables d'apporter des preuves pouvant servir de bases à une « astrologie scientifique » conforme à la mentalité moderne.

D'après lui, le livre de la nature est le seul ici à approfondir, puisqu'il s'agit d'une science d'observation.

Les preuves données sont de diverses catégories : quelques-unes, très nettes et à la portée de tous, n'exigent aucunement la croyance à la bonne foi de l'initié.

L'auteur discute longuement l'*esprit de méthode* à apporter dans ces recherches, et le défaut de critique avec lequel la plupart de celles-ci ont été conduites jusqu'à ce jour. Et, contrairement à ce que beaucoup pourraient croire, c'est par la méthode strictement *expérimentale* qu'il apporte des *preuves* qu'il semble impossible de réfuter logiquement. Quand, par exemple, il démontre, au moyen de pourcentages basés sur le grand nombre, que 80 0/0 environ parmi les philosophes présentent dans leur ciel de nativité un « aspect entre Mercure et la Lune », alors que parmi les gens quelconques il ne s'en trouve que 50 0/0, il est logiquement conduit à admettre que l'aspect entre Mercure et la Lune est favorable au développement de l'esprit philosophique.

En se bornant même aux lois d'influence astrale les plus générales et les plus nettes, il est facile de s'assurer que l'astrologie scientifique, présentée sous ce jour nouveau, éclaire certaines questions psychologiques de première importance, comme celle de l'atavisme, des époques favorables ou non de conception, des accouchements artificiels, du danger de l'union entre consanguins, etc.

L'auteur semble d'ailleurs faire bon marché de toutes les *opinions* émises dans son livre en présence des *faits positifs* que celui-ci contient. Il fait appel en tout cas à la sincérité du lecteur pour juger ceux-ci avant celles-là, et il estimera son but atteint si, en fait d'astrologie, il lui a prouvé « qu'il y a quelque chose de vrai là-dedans » et que les esprits d'élite qui l'ont cultivée et défendue ont été autre chose que des dupes et des charlatans.

Comte de Larmandie

L'Appel du Fantôme, 1 volume in-18 jésus, papier vergé. Prix : 2 francs.

On se rappelle le grand mouvement de curiosité, un peu effrayé, produit par la publication occultiste : *Un essai de Résurrection* par le COMTE DE LARMANDIE, curiosité surtout excitée par l'authenticité de la macabre aventure. Pendant une quinzaine les reporters se succédèrent sans interruption au domicile de l'auteur, avides de détails et de renseignements. Nous publions aujourd'hui, du même écrivain, *l'Appel du Fantôme*, suite de la terrible expérience. Il s'agit ici d'une matérialisation réellement obtenue par les vieux

procédés des grimoires nécromanciens. L'intérêt de ce nouvel épisode d'hy-perphysique est tel qu'il est impossible, le livre une fois commencé, de ne point l'achever. C'est l'Au-delà descendu sur la terre avec son cortège d'épouvante et de frissons. Cette œuvre puissante et étrange sera une tri-logie. Après l'*Appel du Fantôme* M. DE LARMANDIE publiera : l'*Amour Astral* qui terminera le cycle ténébreux en apportant un précieux contingent à l'*Étude de la démonialité*.

Desiderata de la Librairie des Sciences Psychiques

42, rue Saint-Jacques à Paris.

Pour le moment nous sommes acheteurs de :

A. BOURDIN. — Médiumnité au verre d'eau.

— Entre Deux Globes.

— Cosmogonie des Fluides.

ANDRÉ PEZZANI. — Pluralité des existences de l'âme.

RICHARD WALLACE. — Les Miracles et le moderne spiritualisme.

CAHAGNET. — Thérapeutique magnétique.

— Lumière des Morts.

WAHU (Dr). — Spiritisme dans l'antiquité.

R.-P. MARCHAL. — L'Esprit consolateur.

RAPHAËL. — Le Doute.

D.-D. HOME. — Histoire de ma vie surnaturelle.

M^{me} D'ESPÉRANCE. — Au Pays de l'Ombre.

ERMANCE DUBAU. — Vie de Jeanne d'Arc dictée par elle-même.

H. DELAAGE. — Tous ses ouvrages sur le Monde occulte : le magnétisme ;
Initiation aux mystères du magnétisme ; la Science du vrai ;
l'Éternité dévoilée ; le Monde prophétique.

OLIMPE AUDOUARD. — Les Mondes des Esprits.

DUNEAU. — Mes causeries avec les Esprits.

Dr GIBIER. — Analyse des Choses.

NUS (EUG.). — Choses de l'autre monde.

Numéros de la *Revue Spirite* :

Janvier. . . . 1906.

Février. . . . 1906.

Janvier. . . . 1908.

Février. . . . 1908.

M^{me} KRELL. — Rayonnements de la vie spirituelle.

GUÀITA (Stanislas de). — *Tous ses ouvrages*.